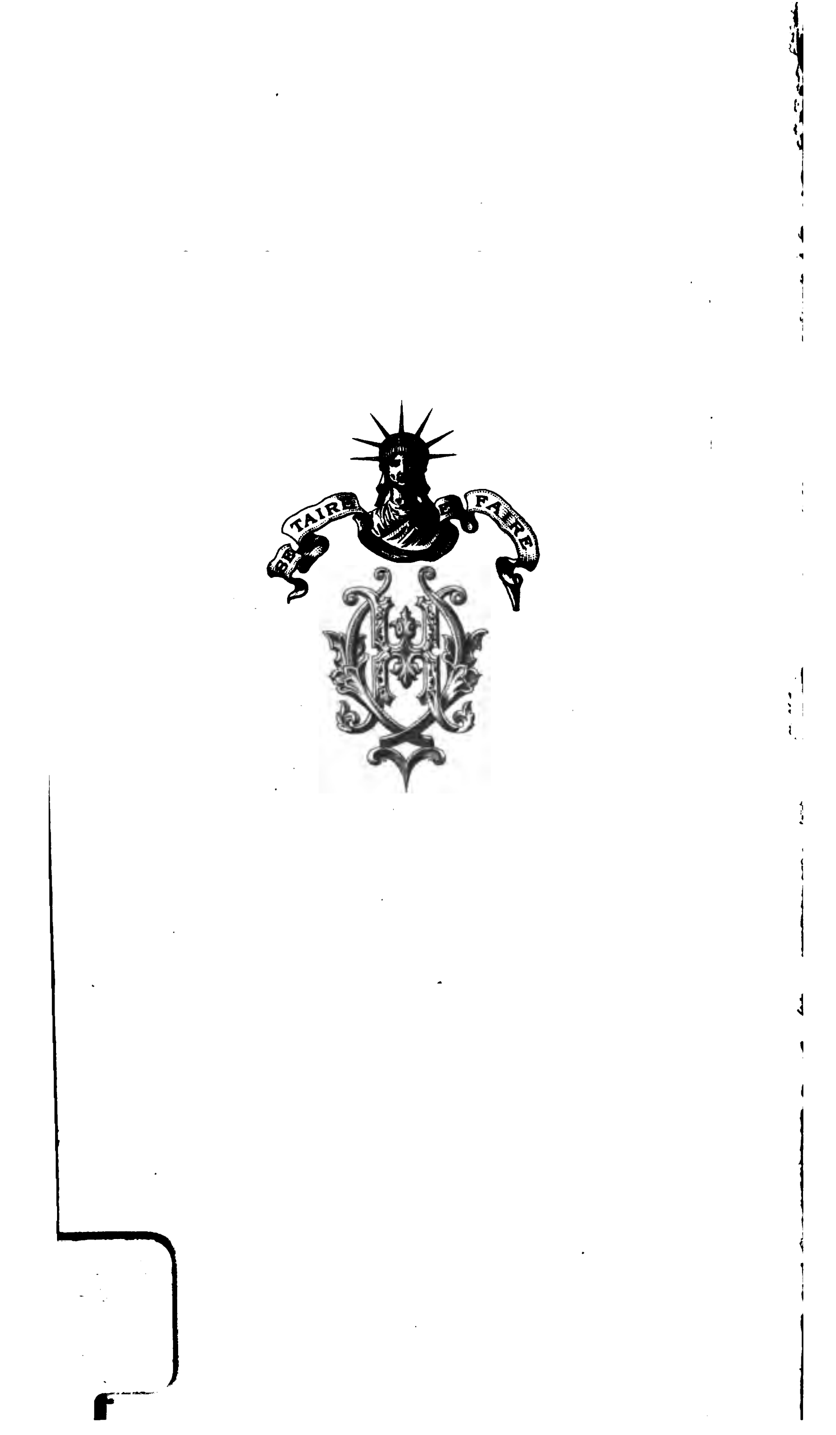

SE TAIRE
FAIRE

ÉLOGE

DE

BOILEAU - DESPRÉAUX.

ÉLOGE

DE

BOILEAU-DESPRÉAUX,

ENVOYÉ EN L'AN 13, AU CONCOURS DU PRIX D'ÉLOQUENCE PROPOSÉ PAR L'INSTITUT NATIONAL, ET QUI A OBTENU LA 1ère. MENTION HONORABLE;

Par F. A. J. MAZURE, *Chef de Bureau à la Préfecture des Deux-Sèvres, Membre de la Société d'Agriculture et de l'Athénée de Niort; de celui de Poitiers, etc.*

» Sit igitur sanctum apud vos humanissimos homines,
» hoc poetæ nomen quod nulla unquam barbaria violavit. »

Cice. pro ARCH.

Prix un franc.

A NIORT,
CHEZ P. PLISSON, IMPRIMEUR DE LA PRÉFEC.
Et se vend,
chez Mde. ELIES-ORILLAT, libraire.

AN XIII. — 1805.

A Mr DESPALLIÈRES,

Député du département de la Vendée au Corps législatif.

Monsieur,

Le jugement dont l'Académie française vient d'honorer cet Ouvrage plait à mon cœur ; il est pour moi l'heureuse occasion de vous parler de ma reconnaissance.

Ami des Arts, vous avez encouragé mes premiers pas dans la carrière des Lettres ; homme sensible et bon, vous m'avez consolé dans l'infortune, vous m'avez imposé toutes les dettes que le cœur seul peut reconnoître ; mais vous le savez, obscur, ignoré, je n'ai que des vœux, des sentimens à vous offrir ; recevez donc, ô mon respectable ami,

avec l'hommage de ce discours, celui de tous les sentimens que vous m'avez inspirés. Ah! sans doute, et j'aime à le penser, mes vœux pour vous seront remplis un jour! Déjà le corps auguste qui représente la Nation française vous a donné d'honorables témoignages de son estime et de son affection; et si les vertus qui caractérisent l'homme de bien et l'homme public ne sont pas des titres inutiles, la justice du Gouvernement vous accordera toujours le pouvoir de faire des heureux.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,

F. MAZURE.

ÉLOGE

DE

BOILEAU-DESPRÉAUX.

On déprime en vain la poésie ; elle aura toujours le noble privilège de charmer les hommes, d'être nécessaire à la gloire des grands siècles, et, suivant l'expression du plus vaste génie de l'antiquité, d'être plus philosophique même que l'histoire. En France nous avons trop vîte oublié ses bienfaits. C'est par elle que notre langue est universelle et que nous retrouvons par-tout l'idiome enchanteur de la patrie. Ainsi naguères plus d'un infortuné fugitif se croyoit encore par une douce erreur sur les rives de la Seine en découvrant tout à coup les monumens élevés à la gloire de nos poëtes sur les bords de la Néva. ARISTOTE.

Honneur, honneur donc aux sages qui veulent nous rendre l'héritage de nos grands hommes, qui nous montrent les erreurs qu'il faut craindre, les études qu'il faut aimer, les modèles qu'il faut suivre. Un nouveau siècle commence, qu'il soit grand par les nobles créations du genie ;

répétons sans cesse qu'Achille sans Homère n'eut été qu'un mortel ; nommons toujours Horace et Virgile avec le siècle d'Auguste, Corneille, Racine et Despréaux avec le siècle de Louis.

Ainsi l'Académie française, en proposant l'éloge du poëte du goût et de la raison, a marqué le terme des erreurs qui ont abaissé la poésie parmi nous ; et l'on ne peut trop ici admirer la sagesse des juges du concours, qui n'ayant qu'un prix à donner, ont voulu pour ainsi dire que chacun des concurrens trouvât la récompense même de son travail dans l'étude plus approfondie de Despréaux.

Cependant l'éloge de ce grand poëte a des difficultés insurmontables peut-être. Faut-il suivre servilement les traces de ses admirateurs ? Tout est dit sur lui, et plus d'un Saumaise l'a traité comme un ancien ; il est devenu classique, ses poésies sont familières à l'enfance même et sa vie n'a rien que d'ordinaire et de très-connu. Quelle tâche donc s'imposer ? Le tems n'est plus de lui refuser le génie ; ses ennemis sont jugés et l'on se représente enfin le prince de la poésie française comme ce Dieu que l'antiquité nous montre enseignant à son fils le chemin éternel de la lumière.

Voltaire fut injuste envers lui, Dalembert à presque fait de son éloge une satyre, Labarpe

l'a franchement loué ; tachons de suivre ce judicieux critique : le goût d'un tel maître ne peut égarer ses disciples.

Boileau - Despréaux est né le 1er. novembre 1636 dans la chambre même où fut composée la célèbre satyre menippée. Une telle particularité méritoit de n'être pas oubliée.

Ses parens étoient distingués dans le barreau et la magistrature ; sa famille étoit connue honorablement dès le 14e. siècle.

Il ne goûta jamais la douceur des caresses maternelles, à onze mois il perdit sa mère et ce malheur peut - être contribua beaucoup à lui donner le caractère taciturne qu'on lui reprochoit dans son enfance. Alors on n'avoit de son esprit qu'une espérance très - médiocre ; et cependant il fut livré à l'étude des lois et depuis à celle de la théologie. Mais tout le fruit qu'il en retira fut de savoir contrefaire parfaitement les avocats et les prédicateurs pour s'en mocquer avec ses amis. Enfin le jeune Boileau découvrit son vrai génie, et la satyre fut l'arme dont il osa se servir pour entrer dans la carrière poétique.

Il avoit à peine 26 ans lorsqu'il publia les six premières satyres ; cet ouvrage fut en France le premier modèle d'élégance et de versification. Andromaque n'avoit point encore paru,

LAHARPE. et Corneille ni Molière ne pouvoient être, comme le remarque notre Quintilien, des modèles du style soutenu. Boileau dès sa jeunesse eut donc, avec Pascal, la gloire de fixer la langue.

Il commence avec l'impétuosité de Junéval, à 30 ans il surpasse la perfection d'Horace dans sa neuvième satyre, chef d'œuvre inimitable de poésie, de finesse et d'enjouement. Son talent se développe et s'aggrandit dans ses épîtres; son style y prend plus de force, de nombre et de souplesse. Il s'élève avec la dignité qui convenoit au poëte chéri de Louis-le-Grand, à l'ami des Daguesseau, des Colbert, des Condé, des Vivonne, des Montausier, des Arnauld, des Pomponne et des Larochefoucauld.

Cependant au milieu de l'éclat des conquêtes d'un Roi jeune, vainqueur, aspirant à la gloire, à l'immortalité, il ose vanter les charmes de la paix; sa première épître à Louis XIV est presqu'une satyre des conquérans. Mais ce Monarque prouva qu'il étoit digne de l'entendre, en se faisant répéter jusqu'à trois fois le beau morceau de l'éloge de Titus.

Bientôt notre jeune auteur ose entreprendre l'art poétique, ouvrage dont Patru, le plus sévère critique de son tems, jugeoit l'exécution impossible. Cependant il y surpasse, comme dans ses belles épîtres, Horace son modèle; et

cinq ans après, il termine avec ce hardi monument de la poésie française, les quatre premiers chants du Lutrin. Chaque année est marquée par les productions de son génie. Le passage du Rhin, le traité du sublime, les épîtres sur le vrai, sur le bonheur, sur les douceurs de la campagne, paroissent tour à tour et lorsque toutes les nations lettrées l'ont nommé *Le Poëte Français,* il n'a pas encore fini son 8e. lustre. Dans le même tems il adresse à Racine sa belle épître sur l'utilité des ennemis; il publie les derniers chants du Lutrin, poëme incomparable dans notre langue, où il a prodigué tous les trésors de cet art poétique dont il a le premier découvert les secrets. Les héros de ce poëme, dit Laharpe, y ont une figure dramatique, une tête, une attitude pittoresques, et le poëte y place toujours à propos le trait comique qui réduit à la vérité la grandeur héroïque de ses personnages.

Quoique ces chefs d'œuvres eussent depuis long-tems marqué sa place à l'Académie française, on n'oublioit pas que dans ses satyres il avoit immolé plusieurs académiciens au ridicule; mais c'est une erreur de croire qu'il fut élu par ordre de Louis XIV. A la mort de Colbert, deux membres de l'Académie demandèrent à Despréaux s'il accepteroit la place que ce grand

ministre y laissoit vacante. Quoique sensible à une telle prévenance, il ne voulut point contrarier les vues de Lafontaine son ami, qui alors étoit en quelque sorte disgracié, à cause de son attachement inviolable pour le Surintendant Fouquet, et qui cependant sollicitoit les honneurs du fauteuil académique. Despréaux laissa donc nommer Lafontaine, mais peu de tems après il remplaça Mr. de Bezons, conseiller d'état. Il est vrai que le Roi qui avoit choisi Despréaux pour écrire avec Racine l'histoire de son règne, fut soupçonné d'avoir été mécontent de la préférence donnée à Lafontaine, car il différa, sans en dire les motifs, de confirmer le choix de l'Académie; mais enfin, après la campagne du Luxembourg, il approuva la nomination des deux nouveaux académiciens.

Boileau, malgré son titre d'historiographe de France, ne paroit point avoir écrit sur l'histoire de son pays. Il passa même plusieurs années sans rien publier, et quand Perrault de l'Académie, éleva la fameuse querelle sur la prééminence des anciens et des modernes, Boileau sembla n'y vouloir prendre aucune part, malgré son enthousiasme pour l'antiquité. C'est au sujet de son silence dans cette occasion que le Prince de Conti, dont la mort inspira depuis le chef-d'œuvre de J.-B. Rousseau, dit plaisamment

qu'il écriroit sur le fauteuil académique de Boileau : « *Tu dors, Brutus!* » Enfin le vieux lion de la littérature s'éveille, et terrasse Perrault dans l'arène où il s'étoit si imprudemment engagé.

Il avoit cependant publié peu d'années auparavant son ode sur la prise de Namur : et presque sexagénaire il avoit composé contre les femmes cette satyre fameuse et plaisante, où règne une étonnante variété de portraits, où il sut nuancer les couleurs les plus diverses pour en faire un tableau presque parfait. Ces deux pièces réveillèrent la haine de ses ennemis, et il leur répondit par cette charmante épître à ses vers, épître qu'il appeloit ses inclinations, et où lui-même s'est peint avec beaucoup de bonhommie. Enfin sur les dernières années de sa vie, son amour inaltérable pour la poésie et l'étude lui inspira deux nouvelles satyres, deux épîtres et quelques écrits polémiques. Sachons respecter la vieillesse de Boileau. Sans les ouvrages qui rendent sa mémoire immortelle, les fruits de cette vieillesse laborieuse seroient presque tous encore un titre à l'estime des amis de la saine critique et du bon goût.

Nous avons parcouru le cercle de sa vie poétique ; mais il seroit difficile de bien ex-

primer et l'influence qu'il eut sur ses contemporains et celle que lui assignent ses ouvrages sur la postérité. Quels étoient les oracles de la littérature au moment qu'il entra dans la carrière ? Chapelain, de qui Richelieu avoit emprunté la plume pour publier ses propres écrits, Chapelain dominoit à l'Hôtel Rambouillet, dirigeoit l'Académie et dispensoit toutes les grâces de la Cour. Sa pucelle avoit eu six éditions en dix-huit mois. Ni le goût ni la langue n'étoient fixés encore, et le burlesque talent de Scarron pouvoit ramener la barbarie du siècle de Ronsard. Sans doute il en est de la république des lettres comme des états politiques ; la sagesse y doit seule dicter des lois, et peut-être que si la nature eut donné à Despréaux le génie brillant mais désordonné de l'Arioste, plutôt que le goût austère mais exquis du favori de Mécène, jamais le monde n'eut ajouté aux grands siècles de Périclès, d'Auguste et de Léon X, celui de Louis XIV. Mais Boileau, jeune encore, eut bientôt le secret de ses forces. Le voyez-vous attaquer et du même coup renverser tous ces auteurs malheureux de qui les noms se présentent si plaisamment sous sa plume et dans ses vers ? Il proscrit le genre burlesque, héritage ridicule de Scarron, et qui depuis un

demi-siècle dégradoit la littérature. Il bannît de la chaire, du barreau et du théâtre, ces abus de mots, ces pointes triviales empruntées de l'Italie, et renvoie aux Espagnols ces puérilités sentimentales que Durfé et Scudéri avoient rendues si chères aux beaux esprits de Rambouillet. Avant lui la France n'avoit point de système parfait de versification, il en montra les ressources et les secrets; le premier enfin il fonda la véritable école de poésie française, et Racine fut à la fois son disciple et son ami. Voyez avec quel noble courage il résiste au torrent de la barbarie qui menace encore et son siècle et la France. On ose opposer Pradon à Racine, et Despréaux seul ose soulever pour son ami l'équitable avenir. Le mérite en repos s'endort dans la molesse, s'écrie-t-il avec enthousiasme,

» Mais par les envieux un génie excité
» Au comble de son art est mille fois monté;
» Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance.
» Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance,
» Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
» Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus. »

Ah! quels durent être, avant les chefs-d'œuvres de Racine, l'étonnement et le désespoir des ennemis de Boileau, quand ils comparèrent malgré eux à leurs productions bizarres

la poésie de leur maître, tour à tour brillante et noble, harmonieuse et sévère, majestueuse et folâtre ; ses tableaux si variés où il peint avec tant de finesse tous les caractères, avec tant d'énergie et de vérité les ridicules et les vices ? Faut-il faire un examen classique de toutes les beautés, de tous les trésors de ce poëte inimitable ? Qui osera l'entreprendre ? Qui oserait assigner des limites à l'influence de son art poétique sur le goût de ses contemporains, sur toutes les nations qui se le sont approprié même de son vivant, sur tous les siècles qui toujours y trouveront les lois immuables du bon et du vrai dans tous les genres de poésie, de la poésie honneur éternel de l'esprit humain ? Et dans le dernier âge on a pu lui dénier le génie? Par quel mépris de la gloire nationale a-t-on pu déprécier à ce point la poésie française et tenter de renverser toutes les bornes qu'elle oppose à la médiocrité ? « Hatons nous, disoit naguères encore, un grand homme qui étudioit un ancien poëte, hatons-nous, si nous allions mourir avant d'avoir achevé ! » Ce grand homme dont l'éloquence ne peut se comparer qu'à celle de l'orateur de Rome, qui avoit appris en se jouant toutes les langues du monde, percé les ténèbres de la métaphysique, approfondi

la jurisprudence de toutes les nations et qui se délassoit de ses immenses travaux par l'étude des mathématiques, Daguesseau enfin, cultiva et chérit la poésie jusqu'à la fin de sa vénérable vieillesse. O Daguesseau! et vous son digne prédécesseur, Chancelier De L'Hôpital; Cicéron, Consul de Rome et père de la patrie, qui futes leur modèle et qui devant la Majesté du Peuple Romain plaidâtes la cause d'un Poëte; Condé qui versiez des larmes d'admiration aux vers du grand Corneille; Louis qui entendiez avec transport l'éloge de Titus dans la bouche de Despréaux, je vous adjure, sortez de la tombe, imposez silence aux profanateurs de cette poésie qui toujours a fait vos délices et la gloire des grands siècles.

On n'aime plus la poésie ni les arts d'imagination. Le goût de la nation est entièrement tourné vers les études spéculatives, et cependant si l'on en croit les savans solitaires de Port-Royal, « On ne voit pas que toutes ces sciences de la » géométrie, de l'astronomie et de la physique Log. 1er. di » soient autre chose qu'un amusement assez vain, » ni qu'elles soient beaucoup plus estimables » que l'ignorance de toutes ces choses qui a au » moins cet avantage qu'elle est moins pénible » et qu'elle ne donne pas lieu à la sotte vanité » que l'on tire souvent de ces connaissances sté» riles et infructueuses. »

Ce jugement quoique porté par le sublime et savant Pascal lui-même est trop sévère sans doute (*), et les sciences n'avoient pas reçu de son tems, comme aujourd'hui, une application nécessaire ou utile à tous les besoins de la société; mais il faut pourtant se convaincre de cette vérité: que le goût de l'éloquence, des lettres et de la poésie, a sur les mœurs une tout autre influence que le goût des sciences spéculatives. Ce n'est pas seulement une langue étrangère et morte que le jeune homme apprend dans ses études classiques; chaque mot qui lui est inconnu exerce son jugement et le force d'acquérir une idée. Bientôt son imagination s'aggrandit, le tableau du monde antique se déroule à ses yeux, les grands hommes de tous les âges deviennent ses contemporains, leurs vertus deviennent ses modèles, et le souvenir en est ineffa-

---

(*) Ce jugement sévère est porté par nos savans les plus célèbres. Voici les propres termes de Mr. Lacroix dans les réflexions préliminaires imprimées en tête de son traité élémentaire du Calcul différentiel et du Calcul intégral, an 10; « La culture des sciences se présente sous deux points de vue qu'il faut bien distinguer: tantôt elle n'est qu'un moyen d'exercer l'esprit, de développer les facultés intellectuelles, et de rendre propre à la méditation et à la discussion; quelquefois aussi, *mais par malheur beaucoup plus rarement qu'on ne le croit en général*, elle fournit des préceptes et des résultats immédiatement applicables aux usages de la vie, aux besoins de la société. »

çable parce qu'il ne peut être séparé des premières émotions de la vie.

Ainsi, d'après les maximes de Port-Royal, si au lieu d'employer la raison comme un instrument pour acquérir les sciences, on ne s'étoit servi des sciences que comme d'un instrument pour perfectionner la raison, nous n'aurions pas à déplorer la décadence de la poésie et de l'éloquence.

Cette révolution dans les idées sur laquelle on voudrait envain s'abuser, a peut-être sa cause dans le siècle même de Boileau.

En effet, rappellons-nous la vive persécution élevée pendant le règne de Louis XIV par les Jésuites contre les pieux solitaires de Port-Royal. Ces deux sociétés ennemies réunissoient tout ce que la nation avoit de grand et de vénérable dans les Beaux-Arts et dans les Sciences. Port-Royal sur-tout avoit l'élite de nos écrivains; Arnauld, Saci, Lemaître, Pascal, Nicole, Dandilli, Tillemont y composoient ces ouvrages fameux qui ont poli notre langue et sont devenus classiques pour la jeunesse. Racine fut leur élève ; les jeunes gens y puisoient de grands principes pour la conduite de la vie et se nourrissoient l'esprit de la substance des auteurs grecs et latins. Tout y étoit pieux et austère. Ces grands hommes, couverts du cilice, couchant sur la paille, don-

toient à la religion et à l'étude le tems qu'ils cessoient d'employer au travail de leurs mains. Cependant leurs modestes cellules excitèrent la jalousie de leurs ennemis qui formoient une corporation immense, ambitieuse autant que savante. Arnauld ni Pascal ne purent empêcher la ruine de Port-Royal; leur maison fut démolie, les tombeaux violés, les cendres dispersées. Mais Pascal par ses provinciales avoit préparé la ruine de ses implacables adversaires qui,
En 1778. peu d'années après, subirent le sort de leurs victimes. Ainsi tombèrent, dans le même siècle, les deux plus fortes colonnes du temple du génie, et le temple s'est écroulé avec elles. La témérité des opinions qui suivit la licence des mœurs de la Régence n'eut plus aucun frein. Les causes de la décadence, si bien décrites dans le traité du sublime, se multiplièrent. La cupidité, l'amour des voluptés, l'enivrement du luxe flétrirent tout ce que le cœur de l'homme avoit de noble et de grand; il se fit en peu de tems une corruption publique; la molesse avoit énervé les ames; le tems des études sérieuses et profondes étoit passé, on remit en question les vérités antiques sur lesquelles reposoient la société, la religion et les mœurs; on porta le scapel de l'analyse sur les sentimens et les devoirs; on voulut trouver par-tout une vérité mathématique; mais

tant d'efforts si malheureusement dirigés ne servirent qu'à détruire tous les charmes du cœur, tous les enchantemens de la vie.

Après avoir cependant parcouru le cercle des vaines opinions et de l'erreur, les hommes désabusés reviennent aux principes qui ont produit la gloire de leurs pères. Le premier corps littéraire de la nation imprime et dirige ce mouvement salutaire, par de sages réformes dans l'enseignement public, et en offrant à l'étude réfléchie des jeunes littérateurs le grand poëte qui seul peut ramener le goût pur et sévère qu'il inspiroit à ses contemporains.

En effet, c'est Despréaux que doivent se proposer pour modèle tous les amis de la poésie, tous ceux qui veulent lui rendre son éclat, ses charmes, la pureté de sa noble origine.

Despréaux qui ne traduisit le traité du Sublime que pour son instruction, y a long-tems médité les principes du vrai et les secrets de l'art d'écrire; il sut de bonne heure, suivant les sages maximes de son maître, asservir son imagination à la méthode, profiter des fautes même des grands écrivains et les éviter, bannir de ses productions l'emphâse et l'affectation, défauts ordinaires de ceux qui ne visent qu'au brillant et à l'agréable. Toujours il sut discerner le faux du vrai dans les pensées; il ne sacrifia

jamais à cet amour de nouveautés qui étoit la manie des écrivains du siècle de Longin ; enfin avec cet illustre maître, il atteignit les sources du sublime, parce qu'il avoit cette élévation, cette noblesse de caractère sans laquelle on ne peut rien produire qui soit digne de la postérité. A l'exemple de Platon qui se proposoit toujours de grands auteurs pour modèle, Despréaux semble toujours avoir eu Horace devant lui et s'être demandé: « Quel jugement feroit-il de moi ? » Aussi jamais il ne lutta contre un ancien sans le vaincre ou du moins rester son égal. Malgré tout l'art de sa versification, il fut toujours naturel. « Ne présentez jamais, disoit-» il, que des pensées vraies et des expressions » justes. » Il excelloit à exprimer noblement les plus petites choses. « C'est en cela, disoit-il en-» core, que Malherbes ressemble aux anciens » que j'admire sur-tout par cet endroit. Notre » langue veut être extrêmement travaillée. Plus » les choses sont sèches et mal-aisées à dire en » vers, plus elles frappent quand elles sons dites » noblement et avec cette élégance qui fait le » propre de la poésie. Virgile et Horace sont » divins en cela aussi bien qu'Homère. C'est tout » le contraire, ajoute-t-il, de nos poëtes qui ne » disent que des choses vagues, des choses que » d'autres ont déjà dites avant eux et dont les

» expressions sont trouvées. » Aussi fut-il toujours fidèle à ce principe, et par-tout dans ses vers la rime se trouve enchaînée au joug de la raison. Simple avec art, il sut allier toutes les hardiesses du style à la solidité des pensées. « Qu'est-
» ce qu'une pensée neuve, brillante, extraor-
» dinaire ? disoit-il encore. Ce n'est point comme
» se le persuadent les ignorans une pensée que
» personne n'a jamais eue ni dû avoir ; c'est
» au contraire une pensée qui a dû venir à tout
» le monde et que quelqu'un s'avise le premier
» d'exprimer. » Toujours il révéra la langue. Vous ne verrez point dans ses écrits cet abus de termes abstraits ou de mots empruntés des sciences, abus qui semble caractériser notre littérature ; il savoit trop-bien que l'emploi des mots dérobés à d'autres langues amène la barbarie. Il avoit trouvé dans Homère et dans Virgile les secrets de cette harmonie imitative dont notre poésie timide ne paroissoit point susceptible ; toujours clair et d'une sévérité rigoureuse dans le choix des pensées, des expressions et des images, nul mieux que lui ne connut le pouvoir magique de tel mot mis à sa place, d'une période plus ou moins étendue, harmonieuse ou rapide ; nul ne sut plus merveilleusement que lui cacher ses figures, les varier, les combiner, les accumuler suivant que son goût exquis le trouvoit nécessaire.

Ces qualités indispensables à tous ceux qui aspirent au titre d'homme de lettres, ne peuvent s'acquérir que par l'étude assidue des grands modèles ; et Boileau, comme tous ses illustres contemporains, s'étoit nourri pour ainsi dire de la substance même des anciens ; car alors les auteurs grecs et latins étaient plus familiers à la jeunesse que nos auteurs du siècle de Louis XIV ne l'étoient naguères dans nos savantes écoles.

Si le talent de Despréaux est inimitable, on peut du moins se proposer d'imiter la noblesse de ses sentimens, la sévérité de ses principes en morale, sa franchise, sa constance pour ses amis et sa bienfaisance.

Quand il débuta par la satyre, il avoit un écueil à éviter bien dangereux pour son âge. Alors la satyre avoit presque le malheureux privilège d'être licencieuse. Régnier du moins qui l'avoit précédé dans ce genre de poésie n'avoit pas craint d'effrayer la pudeur par ses rimes cyniques. Despréaux, quoique jeune, épura ce poëme, et malgré l'autorité ou la contagion de l'exemple, on compte à peine dans les satyres un seul vers (*) qui aujourd'hui fut capable d'allarmer nos oreilles.

(*) Satyre 4. Trad. de ce vers de Juvénal :
« Promptius expediam quot amaverit hippia mœchos. »
Sat. 10.

Sa dissertation sur Joconde a vu le jour malgré lui. Fort jeune alors, il ne l'avoit composée que par complaisance, et depuis il s'est toujours repenti d'avoir employé sa plume à la défense d'un tel ouvrage.

Il mérita réellement le nom de *chaste* que lui donnèrent ses contemporains, malgré quelques libelles diffamatoires de ses ennemis. On peut voir dans tous ses écrits son horreur pour le vice et le mépris que lui inspiroit cette morale relachée des romans et des opéra (*) Il étoit indigné de ces deux vers de Quinault:

» Il faut souvent pour être heureux
» Qu'il en coûte un peu d'innocence. » *Atis, op.*

S'il respecta les mœurs, il vénéra la religion autant par principe de persuasion intime et de vraie piété que par le sentiment du devoir qui

(*) Quand il parle des romans du Baron d'Urfé et de ses imitateurs: « *La morale*, dit-il, *en étoit vicieuse, ne prêchant* » *que l'amour et la molesse, et allant quelquefois jusques à* » *blesser un peu la pudeur.* » Ailleurs il dit de Mlle. Scudéri: » *nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ses romans,* » elle avoit encore plus de probité et d'honneur que d'esprit. » » Les anciens, dit-il encore, n'ont point connu ces poëmes » en prose que nous appelons romans et dont nous avons chez » nous des modèles qu'on ne sauroit trop imiter, *à la morale* » *près, qui y est fort vicieuse et qui en rend la lecture dan-* » *gereuse aux jeunes personnes.* »

Que diroit aujourd'hui ce rigide censeur, de nos modernes romans?

oblige tout honnête homme de respecter le culte de son pays et de ses pères. Mais il étoit vraiment pieux et il se fit un scrupule de garder, n'étant pas ecclésiastique, un bénéfice que l'Évêque de Beauvais lui avoit fait obtenir. Non seulement il le résigna, mais encore il ne voulut pas conserver les revenus qu'il en avoit touchés pendant huit années; il en constitua la dot d'une religieuse, nièce de l'ancien titulaire de ce bénéfice.

Jamais il ne souffroit en sa présence de raillerie ou de discussion téméraire sur le grave sujet de la religion. Un jour on soutenoit devant lui des maximes d'incrédulité; il tomba peu à peu dans une vague rêverie et ne répondoit point aux raisonnemens sur lesquels on le prenoit pour juge. — « Qu'avez-vous donc, Mr. Despréaux, lui dit-on enfin? Je songe, répliqua-t-il avec humeur, que Dieu a de sots ennemis. » — Après cette brusque réponse, il se retira.

On remarque cet esprit religieux dans plusieurs grands écrivains du siècle de Louis XIV. Lafontaine expia la licence naïve de ses contes par le cilice et la haire. Quinault pleura sur la célébrité que ses tragédies lyriques lui avoient acquise, et Racine, pour nous servir des expressions même de son épithaphe composée par

Despréaux, Racine « qui s'appliqua long-tems » à composer des tragédies, l'admiration de tout » le monde, quitta enfin ces sujets profanes pour » ne plus employer son esprit et sa plume qu'à » celui seul qui mérite nos louanges. — « *Musas* » *tandem uni suas Deo consecravit, omninoque* » *ingenii vim in eo laudando contulit qui solus* » *laude dignus.* » *Epit. de Rac*

On lui a reproché ses louanges de Louis XIV. Il est vrai qu'il sut y mettre un art que jamais Horace même ne connut pour Auguste, maître du monde ; mais cet art qui les rendoit plus délicates et plus fines, les a-t-il rendues injustes? Boileau a parlé comme l'histoire. Ne songeons plus aux dernières années du règne de Louis, voyons le tems où écrivoit le poëte. Louis alors jeune, magnifique, aimable, adoré des Français, tout à la fois législateur et conquérant, Louis entouré de grands hommes qu'il effaçoit tous, ne pouvoit être dignement loué que par Despréaux.

Une femme que l'on croiroit être de cet heureux siècle par le naturel, la vérité, les graces de son style, a recueilli de nos jours sur ce Monarque toutes les traditions qui peuvent prouver combien dans l'éclat de ses prospérités il méritoit l'enthousiasme qu'il inspiroit aux Français; et si, comme on l'a déjà dit; Boileau n'étoit pas justifié par l'histoire, il le seroit par

la reconnoissance. On ne peut ignorer que le Roi faisoit rechercher dans toute l'Europe, les savans, les hommes de lettres distingués. Ainsi le mérite de Boileau ne pouvoit lui rester inconnu. Déjà la cinquième satyre lui avoit été communiquée manuscrite, la huitième sur l'homme avoit un succès prodigieux et Louis XIV désira de connaître la neuvième dont on parloit déjà. Il en eut une copie et chargea Colbert de lui en faire présenter l'auteur que le Duc de Vivonne, depuis vainqueur à Messine, lui amena. Le Poëte récite au Roi quelques morceaux du Lutrin et d'autres pièces qui n'étaient pas connues. Le Roi enchanté lui demande auquel de ses ouvrages il donne la préférence, Despréaux hésite, le Roi insiste, et l'auteur modeste, forcé de s'expliquer, récite quarante vers ajoutés à l'épître qu'il lui avoit dédiée, mais qui alors n'avoient pas encore paru. Louis fut aussi ému que satisfait, Vivonne lui-même s'oublie devant l'imposant Monarque, et s'écrie en prenant brusquement Despréaux à la gorge : — « Ah ! traitre, vous ne m'aviez pas dit cela ! » Riant de la saillie du guerrier, le Roi répond avec cette grace qu'il savoit mettre dans les moindres discours : « Voilà qui est très-beau, » cela est admirable. Je vous louerois d'avan- » tage, si vous ne m'aviez pas tant loué. Le pu-

» blic donnera à vos ouvrages les éloges qu'ils » méritent ; mais ce n'est pas assez pour moi » de vous louer ; je vous donne une pension » de 2000 liv. J'ordonnerai à Colbert de vous » la payer davance, et je vous accorde le » privilège pour l'impression de tous vos ou- » vrages. » Tels furent les commencemens de la faveur de Despréaux. Mais le premier sentiment qu'elle lui inspira fut un sentiment de tristesse. Il aimoit son repos, sa liberté, la solitude ; il renonça même depuis à la cour, et le Roi qui au moment de sa retraite avoit par hazard une montre à la main, lui dit avec bonté : « N'oubliez pas au moins que j'ai tou- » jours à vous donner une heure par semaine » quand vous voudrez. »

Boileau avoit à la cour des amis intimes, et le grand Condé, le prince de Conti alloient le voir familièrement dans sa petite maison d'Auteuil ou dans son modeste logement à Paris. Colbert un jour l'avoit mené avec Racine dans sa belle maison de Sceaux, où il étoit seul avec ces deux poëtes quand un prélat se fait annoncer. » Qu'on lui fasse tout voir, dit le ministre, » tout, hormis moi. » Madame Henriette d'Angleterre l'aperçoit un jour dans la chapelle du Roi, elle étoit à genoux et lui fait un signe obligeant de s'approcher ; Despréaux obéit et la

princesse lui récite tout bas un des plus beaux vers de ses ouvrages. Ces particularités sont peu de chose sans doute si on les examine sévèrement; elles prouvent cependant que notre poëte méritoit non seulement cette estime que l'on ne peut refuser au talent et au génie, mais cette estime affectueuse qui rapproche toutes les conditions et rend les hommes égaux, si ce n'est par la fortune, au moins par les qualités du cœur et par la vertu.

L'esprit satyrique décèle quelquefois une secrette envie; Boileau qui étoit l'effroi des mauvais auteurs fut inaccessible à des sentimens si si bas. Louis XIV lui demandoit un jour à quel écrivain il croyoit le plus de génie: — Sire, c'est à Molière, dit Boileau, sans hésiter.

A la mort de Colbert, Corneille étoit menacé de perdre sa pension. Despréaux qui avoit toujours celle du Roi, déclara qu'il y renonceroit si l'on supprimoit celle de Corneille, à qui cette noble franchise valut de nouveaux bienfaits.

Ces faits répondent sans doute aux inductions sévères qu'on a tirées de son silence sur les fables de Lafontaine, de qui d'ailleurs il étoit l'ami. On sait aussi que jamais l'adversité ne fut l'écueil de son amitié. Patru qu'il consultoit sur tous ses ouvrages se vit réduit à la nécessité de vendre sa bibliothèque; mais Despréaux quoique alors

il ne fut pas riche, puisque ses parens ne lui avoient laissé que pour 12000 écus de patrimoine, acheta cette bibliothèque plus cher que Patru ne la vouloit vendre, et la lui conserva toute sa vie. Arnauld était fugitif et persécuté; notre poëte qui cependant n'avoit pris aucune part aux querelles des Jésuites et de Port-Royal, se déclara hautement son ami (*); je veux, dit-il, que l'on grave en lettres d'or sur mon tombeau:

« Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie. »

De tels sentimens lui conservèrent ses amis jusqu'au tombeau, et Racine mourant lui fit les plus tendres adieux: « Je regarde comme un » bonheur pour moi, lui disoit-il, de mourir » avant vous. »

On conçoit que Boileau dut avoir des ennemis; mais croira-t-on qu'ils attentèrent même à ses jours? et qu'il eut besoin d'être protégé par le Prince de Conti contre les fureurs du Duc de Nevers? Pelisson vouloit aussi, dit-on, insinuer

---

(*) Quelqu'un disoit: le Roi fait chercher Arnauld pour le faire mettre à la Bastille. « Le Roi est trop heureux, reprit » Despréaux, il ne le trouvera point. » Une autrefois Louis XIV s'informoit à lui-même d'un prédicateur qui attiroit la foule à ses sermons. — « Sire, on court toujours à la nouveauté, ce » prédicateur prêche l'évangile. » C'étoit l'ami, le disciple d'Arnauld, de qui Boileau parloit avec tant de courage et de franchise à Louis XIV, au milieu des Jésuites tout-puissans à la Cour.

que Louis XIV étoit secrettement désigné dans cet endroit de la neuvième satyre où Boileau applique à Chapelain ce vers plaisant que Perse avoit osé faire contre Néron : « *Auriculas asini* » *Midas Rex habet.* » Les Jésuites étoient aussi très-formidables pour lui, mais notre poëte disoit comme Plutarque : « Il faut avoir des amis » et des ennemis ; des amis pour nous apprendre » notre devoir, et des ennemis pour nous ap- » prendre à le faire. » Il mérita, dira-t-on, plusieurs de ses ennemis. Pourquoi son injustice contre Quinault ? — Alors il n'étoit que sévère, on osoit comparer *Almazonte* et *Adraste* aux chefs-d'œuvres de Racine. — Mais Quinault s'est rendu célèbre par ses tragédies lyriques. — Alors il obtint l'estime et l'amitié de Boileau qui sut toujours se réconcilier avec les plus estimables de ses ennemis, et devint même le bienfaiteur de quelques autres.

Il avoit des goûts simples, et son amour pour la campagne lui inspira sa belle épître au Président de Lamoignon. Doux, équitable, ami de la vertu, ses mœurs étoient pures. Il avoit aimé tendrement dans sa jeunesse une aimable et vertueuse demoiselle qui entra depuis en religion. Un jour au jardin des plantes il pensoit à son amie ; le cœur aime toujours les souvenirs de la jeunesse, Boileau attendri fit des stances dont

le refrein charmant est su de tout le monde. (*) Ces stances ont été mises en musique pour le Roi qui prenoit un grand plaisir à les entendre. Boileau par sa belle imitation en vers d'une ode de Sapho, a aussi prouvé que s'il a presque toujours tracé les traits sévères de la raison, il pouvoit avec succès prendre le ton de ce que l'on est convenu d'appeler sensibilité. On chercheroit donc à tort dans une note insignifiante publiée par Helvétius la cause de la préférence que notre poëte donnoit aux sujets graves. S'il n'a jamais parlé de l'amour qu'avec indifférence ou mépris dans ses ouvrages, il partageoit sans doute l'opinion de Cicéron qui reprochoit à la poésie de mettre au rang des Dieux, l'amour, auteur de tous les genres de crime ou d'extravagances.

Traité du s

« *O præclaram emendatricem vitæ, poeticam!* Tuscula. l. IV. 32.
» *quæ amorem flagitii et levitatis auctorem,*
» *in concilio deorum collocandum putet.* »

Boileau avoit beaucoup de modestie, ce qui l'empêcha toujours de mettre son nom à ses écrits, excepté à la dernière édition qu'il en a faite lui même. Il avoit eu le dessein avec Racine de traduire en vers l'Illiade; il eut le malheur de s'en croire incapable, et Racine partagea cette opinion pour lui-même. C'est encore par

(*) Mon cœur vous soupirez au nom de l'infidelle,
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus!

le même sentiment de modestie que dans son épitaphe de Racine, obligé de dire que son illustre ami fut nommé avec lui pour écrire l'histoire et les grands évènemens du règne de Louis XIV, il dit simplement, sans désigner même son nom : « *Selectus unâ cum familiari* » *ipsius amico fuerat.* » Racine fut choisi par » Louis-le-Grand, lui et un de ses intimes amis. »

Epitap. lat. de *Racine*, et traduc. franç. par *Boileau*.

Il avoit composé lui-même cette épitaphe ; triste et cruel devoir de l'amitié ! Racine qui se trouvoit heureux de mourir avant lui, depuis douze ans l'avoit précédé au tombeau. Déjà Boileau avoit des infirmités qui ne lui permettoient pas d'espérer une plus longue vieillesse ; un asthme douloureux lui ôtoit l'usage de la parole ; il étoit presque sourd et aveugle, il soutenoit cependant toujours par des écrits polémiques et des dissertations savantes la cause des anciens. Mais déjà ses illustres contemporains n'étoient plus ; il avoit vu disparaître tour à tour avec le grand siècle de Louis XIV, Corneille et Racine, Arnauld et Pascal, Bossuet et Fléchier, Molière et Lafontaine, la Bruyère et la Rochefoucault. Resté seul avec Fénélon, tous deux semblèrent pour ainsi dire laissés quelques jours au nouveau siècle, l'un pour faire entendre les principes qui avoient rendu le précédent immortel, l'autre pour présenter encore le modèle touchant

et sublime de la vertu. Enfin Boileau s'éclipsa quatre ans avant Fénélon et descendit au tombeau âgé de 75 ans (1), au milieu des secours de la religion et des pleurs de tout ce qui étoit grand encore dans les derniers jours de Louis.

Ses traits ont été conservés sur la toile, sur le bronze et le marbre (*) ; mais cet hommage des arts suffisoit-il à sa gloire ? L'image d'Ennius fut gravée sur le tombeau des Scipions, celle du *Poëte français* devoit l'être sur le mausolée de Louis XIV. Hélas ! heureux encore, si l'envie n'eut troublé la paix de sa tombe modeste et n'eut essayé d'égarer sur lui le jugement de la postérité. Mais le tems vainqueur de l'envie, a mis Boileau à sa place, et l'Académie française venge enfin sa mémoire, en offrant le laurier des arts au plus digne de ses admirateurs.

FIN.

(1) Le 11 mars 1711. Il donna tout son bien aux pauvres.

(*) Son buste a été fait par Girardon. Le meilleur de ses portraits a été fait en 1704 par Rigaud et gravé par Drevet.

ÉLOGE
DE MONTAIGNE,

PAR M.r F. A. J. MAZURE,

RECTEUR DE L'ACADÉMIE D'ANGERS.



SE VEND

à Paris, chez MAME frères, rue Pot de fer n.° 14;

à Angers, chez FOURIER-MAME, libraire rue S.-Laud.

ANGERS, DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE MAME.

1814.

Cet *éloge* obtint en 1812 une mention honorable, dans le concours au prix d'éloquence de l'Académie française. L'auteur le destinoit à une édition nouvelle des *Essais de Montaigne*.

Avant cette époque, il s'occupoit d'un ouvrage plus important sur l'écrivain le plus célèbre du 18.e siècle ; des circonstances impérieuses ne lui permirent pas de l'achever. Aujourd'hui que le Gouvernement honore et protège les principes qui l'ont fait entreprendre, l'auteur fera paroître son travail. Il s'agit d'une *Vie de Voltaire* et d'une édition classique de ses ouvrages.

Lorsqu'un écrivain consacre ses veilles à l'instruction de la jeunesse, il doit peut-être, s'il est encore inconnu dans les lettres et aux gens de lettres, prouver que ses principes, dans les tems difficiles que nous avons traversés, ont toujours été indépendans de l'autorité, de l'opinion et des révolutions. C'est dans cette vue que l'on publie aujourd'hui cet *Eloge de Montaigne*. Voici l'extrait du rapport de M. le Secrétaire perpétuel de l'Institut sur le concours de 1812 :

« Le n.° 3 est un ouvrage estimable, dont l'au-
» teur a beaucoup lu et beaucoup réfléchi. Son
» style a du naturel et de la correction, et ne
» manque pas d'élégance ; mais il a peu de mou-
» vement et de variété. L'auteur n'a pas considéré
» son sujet sous les rapports les plus intéressans,
» parce qu'il a été entraîné par une idée domi-
» nante, à laquelle il a subordonné ses vues par-
» ticulières sur la doctrine de Montaigne. Il s'at-
» tache à prouver qu'il n'y a point de vraie
» philosophie sans religion ; que tous les progrès
» de l'état social sont dus au christianisme, et que
» Montaigne étoit sincèrement attaché à la doc-

» trine chrétienne. Cette dernière opinion a déjà
» été défendue par quelques écrivains. Pascal et
» Mallebranche ont pensé différemment, et leur
» autorité sans doute est imposante ; il est donc
» permis de se partager entre ces deux opinions.
» Le sentiment de l'auteur sur l'influence du
» christianisme mérite toutes sortes d'égards ; mais
» il donne à cette influence une extension dont
» les résultats ne sont pas confirmés par l'histoire,
» que la raison peut contester, et que les intérêts
» de la religion ne réclament point. Tout sys-
» tême, dans une discussion philosophique ou
» littéraire, gêne la liberté de l'esprit et donne des
» bornes à la pensée. C'est ce qui est arrivé à
» l'auteur de ce discours. On y trouve d'ailleurs
» des détails intéressans sur la personne de Mon-
» taigne. C'est une idée heureuse que d'avoir re-
» présenté ce philosophe placé entre les opinions
» des philosophes anciens et la doctrine du chris-
» tianisme ; et, dans le développement de cette
» idée, l'auteur montre beaucoup d'esprit et d'ins-
» truction. » (p. 9.)

ÉLOGE
DE MONTAIGNE.

« Je ne laisse rien à desirer et deviner de moi. Si on
» doit s'en entretenir, je veux que ce soit véritable-
» ment et justement. Je reviendrois volontiers de
» l'autre monde, pour démentir celui qui me for-
» meroit autre que je n'étois, fust-ce pour m'ho-
» norer. »

Essais de Montaigne, liv. 3, chap. 9.

Les éloges et la critique sont épuisés sur Montaigne. Cependant on ne pouvoit rendre un hommage solemnel à sa mémoire dans aucun tems où il fût plus nécessaire de juger ses opinions avec sagesse. Loué, blâmé par des hommes célèbres, imité quelquefois par ceux même qui s'armoient contre lui, ses détracteurs et ses admirateurs ne restèrent presque jamais dans les bornes de la vérité. Les uns oublioient qu'il écrivoit à la renaissance des lettres, et le condamnèrent d'une manière absolue sur des études spéculatives qui lui étoient communes avec les anciens philosophes. De même ses admirateurs oublièrent trop souvent de rapporter ses doctrines à la morale publique et à l'ordre social. Quoi qu'il en soit, on a tout dit sur Montaigne, s'il faut se borner à un simple panégyrique; et sans doute il importe assez peu de discuter en-

core s'il fut disciple de Zénon ou d'Epicure. Mais lorsque la puissance de l'opinion a tout changé sur la scène du monde, lorsque les peuples ont éprouvé les révolutions de vingt siècles dans vingt années, et qu'après d'aussi vives agitations, ils cherchent à se reposer dans le calme des lois et de la sagesse, il ne peut être indifférent, dans l'éloge public d'un philosophe aussi célèbre, de rechercher si toutes ses maximes sont en harmonie avec les plus grands intérêts de la société.

Le tems est venu où l'écrivain, s'il aime la gloire et son pays, doit s'imposer de nobles devoirs ; il ne peut plus rester dans les bornes d'une littérature étroite et frivole. Placé entre les souvenirs de l'antiquité et la majesté de l'avenir, il n'écrira que pour être utile aux hommes ; et s'il se trouve appellé à discuter ces questions fameuses qui ont toujours divisé l'esprit humain, il imitera cet ancien qui défendoit généreusement, contre Platon lui-même, la cause de la vérité : principes que nous suivrons dans l'éloge de Montaigne.

La philosophie, dans son acception rigoureuse, est la science de l'homme. Elle a toujours occupé les plus grands génies de l'antiquité ; mais l'homme n'a été bien connu que dans les tems modernes : et de même que l'usage de l'aimant a rendu le plus obscur pilote de nos jours plus habile que les Néarque au siècle d'Alexandre, de même le christianisme a rendu le fils du pâtre plus éclairé sur les intérêts et sur les destinées du genre

humain, que les Socrate, les Platon et les Cicéron. Ce seroit donc reculer vers l'enfance du monde, que d'asservir l'étude de la sagesse à la philosophie des anciens. Les écoles de l'antiquité ne peuvent plus se renouveler sous le règne du christianisme; et si l'on recherche avec franchise pourquoi Montaigne, disciple tour-à-tour de Platon et d'Epicure, de Zénon et d'Aristippe, rejeta successivement tous leurs systêmes, on en trouvera la cause dans la contradiction de tous ces systêmes qui l'avoient séduit, avec les principes qui ont dirigé son éducation, éclairé sa vie entière et soutenu ses derniers momens. Montaigne, parlant d'Epicure avec le même enthousiasme que Lucrèce, et du Christianisme avec une vénération que son horreur pour le mensonge ne permet pas de contester, semble présenter un phénomène inexplicable : cependant, au milieu de ces contradictions inséparables de l'humanité, l'étonnement cesse alors que l'on considère Montaigne comme il doit l'être, c'est-à-dire, appartenant par ses opinions et par ses penchans à cette philosophie des anciens qui étoit toute bornée au tems et à la terre; appartenant de même par sa patrie, par son éducation, par sa raison et par ses vertus, à cette sagesse que le christianisme seul a révélée au monde.

Il n'a jamais été observé sous ce double point de vue, et peut-être est-ce le seul moyen de le juger avec impartialité. Car, pourroit-on le dissimuler? s'il n'est point d'honnête homme qui ne desirât ses vertus, en est-il qui voulût approuver

toutes ses doctrines? Et parmi ceux même que Cicéron appelle les plébéiens de la philosophie, qui oseroit, dans les conseils publics ou dans le secret des familles, avouer ses maximes sur le suicide, ses erreurs sur la volupté, ou l'audace de ses expressions? Ainsi toujours juste et respectueux envers un homme dont notre patrie s'honore et dont la renommée a déjà reçu le sceau de l'antiquité, nous essaierons l'éloge de Montaigne : entreprise téméraire sans doute; mais si elle devient sans gloire pour nous, puisse-t-elle ne pas être sans utilité pour nos jeunes contemporains!

Michel, seigneur de Montaigne, est né dans le château du même nom en Périgord, *le dernier* jour de février 1533. Il a vécu sous six rois; il a vu les agitations de l'Europe, la renaissance des lettres et le grand schisme de l'Occident sous François I.er; les déchiremens de la France sous Charles IX et sous Henri III; enfin les *nobles* conquêtes de Henri IV sur l'anarchie ou sur les descendans de Charles Quint.

Montaigne eut le meilleur des pères, et sa maison paternelle étoit l'asyle héréditaire des vertus domestiques et de l'honneur. Il fut destiné dès l'enfance à la magistrature.

Une grande révolution avoit ramené le siècle d'Auguste. Les Médicis avoient ouvert leurs palais, comme autant de sanctuaires, à la philosophie exilée de la Grèce; et nos rois qui, depuis

long-tems, portoient en Italie leurs armes infatigables, y avoient connu tous les charmes, toute l'utilité des sciences, des lettres et des arts; ils appellèrent, ils protégèrent les savans dans leurs Etats; une jeunesse ardente et guerrière s'honoroit également de la poussière des camps et des écoles: enfin les plus illustres familles cherchoient à imiter les princes d'Italie; et le père de Montaigne, qui suivoit une impulsion si généreuse, recherchoit les savans avec empressement et les recevoit avec une religieuse vénération; mais son fils ne fut pas l'héritier de son enthousiasme: « Pour moi, disoit-il long-tems après, je les aime » bien, mais je ne les adore pas. »

Cependant aucun soin ne fut oublié pour son éducation littéraire. Envoyé à six ans au collége de Guyenne, il savoit la langue latine, même en y entrant, parce que les précautions ingénieuses de son père avoient entouré son enfance de précepteurs qui ne lui parloient que latin: il se déroboit à tous les plaisirs pour lire les Métamorphoses d'Ovide; le latin étoit sa langue maternelle.

On pourroit trouver dans les *Essais* quelques détails sur sa vie et sur son enfance; mais nous ne devons parler ici que des traits qui décèlent son caractère. Né avec une indolence invincible, on ne pouvoit l'arracher de l'oisiveté, même pour l'entraîner aux jeux de son âge. Sans autre défaut que sa langueur et sa paresse, on ne pensoit pas qu'il pût devenir méchant; seulement on jugeoit qu'il seroit inutile. Cependant, malgré sa lenteur,

il avoit un esprit juste et solide. « Ce que je » voyois, dit-il, je le voyois bien ; et sous cette » complexion lourde, je nourrissois des imagina- » tions hardies et des opinions au-dessus de mon » âge. »

On n'a point de mémoires sur la jeunesse de Montaigne. On sait pourtant que son père lui fit obtenir la charge de conseiller du roi au parlement de Bordeaux. Faut-il répéter ici les reproches que lui adressent quelques savans de Port-Royal, d'avoir gardé un silence absolu à cet égard, tandis qu'il n'oublie pas même de nous apprendre qu'il avoit un page italien dans sa maison ? Plaignons Montaigne, s'il est vrai que sa vanité fut humiliée de la toge du magistrat. Mais combien nous semble-t-il supérieur à une foiblesse de ce genre, celui qui, à vingt-six ans, devint le modèle de l'amitié la plus parfaite qui jamais ait honoré le cœur de l'homme !

Etienne de la Boëtie, conseiller comme lui au parlement de Bordeaux, s'étoit fait connoître par des poésies qui eurent alors beaucoup de réputation, par quelques morceaux traduits de Xénophon et de Plutarque ; enfin par un traité de la servitude volontaire. Mais à cet âge même où trop souvent murmurent encore les orages de la jeunesse, il possédoit l'ame d'un sage. Eloquent et grave, nourri de ces maximes qui font naître de grands sentimens et de belles actions, né avec un esprit ferme, pénétrant et vaste, n'ayant de passion que la haine du vice, capable enfin de

tous les sacrifices dus au prince, à la patrie, à la religion, il donnoit, dans un siècle corrompu, des exemples généreux mais inutiles : pareil à ces marbres antiques trouvés sur des ruines, qui rappellent vainement à l'homme dégénéré le type inaltérable et pur de sa beauté primitive.

L'amitié est l'harmonie des belles ames ; toute sa force est dans la raison et la vertu. Ses héros sont en petit nombre ; l'antiquité les a quelquefois relégués dans ses fables, comme si alors le cœur humain étoit peu capable de porter un sentiment si noble. Il n'en sera pas ainsi de Montaigne et de la Boëtie ; le premier, immortel par son génie, tous deux immortels par leur amitié ; et la postérité, venue déjà pour eux, les a placés parmi ces ames excellentes, rares et privilégiées, qui paroissent de loin en loin sur la terre, pour prouver que les passions ne sont pas tout l'homme.

« Nous nous cherchions avant que de nous
» être vus, dit Montaigne. Nous nous embrassions
» par nos noms ; et à nostre premiere rencontre qui
» fut par hazard, en une grande feste, nous nous
» trouvasmes si prins, si cognus, si obligez entre
» nous, que rien dès-lors ne nous fut si proche
» que l'un à l'autre. Ce n'étoit pas une spéciale con-
» sidération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny
» mille : c'est je ne sçay quelle quintessence de
» tout ce meslange, qui ayant saisi toute ma vo-
» lonté, l'emmena se plonger et se perdre dans la
» sienne, qui ayant saisi toute sa volonté, l'em-
» mena se plonger et perdre en la mienne. Si on

» me presse enfin de dire pourquoi je l'aimois, je
» sens que cela ne se peut exprimer qu'en répon-
» dant : parceque c'estoit lui, parceque c'estoit
» moi. »

Avec quelle énergie persuasive et touchante il sait peindre tout le bonheur, hélas! si fugitif, qu'il trouva dans l'amitié ! Quatre années sont à peine écoulées, que dans cet âge même où commencent à se développer les vastes pensées et les longues espérances, la Boëtie est frappé d'une maladie rapide et mortelle. Au septième jour les secours sont inutiles. Montaigne qui le voit lutter vainement contre la douleur et la mort, s'arme lui-même du courage qu'inspire la religion de l'amitié. « Je vous ai vû en santé, lui dit-il, tou-
» jours rempli de sagesse et de prudence ; songez
» dans cette maladie à porter la même prudence
» pour vos intérêts les plus chers. » La Boëtie entend ce triste langage ; il appelle sa jeune épouse et son oncle qu'il aimoit comme un père ; il les voit pâles et tremblants de sa mort prochaine ; il les affermit et les console. Accoutumé dans les sujets importans à s'exprimer avec dignité, jamais il ne déploya tant de calme, d'éloquence et d'autorité ; malgré des épreuves aussi vives, il dicte ses dernières volontés en leur présence ; et Montaigne y reçoit un noble gage de sa vertueuse et fraternelle amitié. Sa famille entière vient ensuite recevoir ses adieux ; il parle à chacun de ses parens avec une gravité religieuse ; leurs sanglots interrompent ses discours, touchante inspiration d'un

sage ; et cependant lui seul conservant de la fermeté, trouve la force encore de rappeler un des frères de Montaigne à l'antique foi de ses pères. Enfin, le matin du dixième jour de ses souffrances, dans la 32.ᵉ année de son âge, il mourut, donnant à son ami un dernier regard, et à Dieu son dernier soupir.

Montaigne manda sur-le-champ à son père tous les détails de cet événement par une lettre qui ressemble à un fragment retrouvé de Plutarque. Ah! jamais la douleur et l'amitié n'ont inspiré de sentimens plus touchans, ni d'expressions plus nobles. De tels souvenirs s'effaceront-ils jamais de son cœur? « Si je compare ma vie entière, disoit-il » encore long-tems après dans sa vieillesse, si je » la compare toute aux quatre années qu'il m'a » été donné de jouir de sa douce compagnie et » société, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une » nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je » le perdy, je ne fais que traisner languissant, et » les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu » de me consoler, me redoublent le regret de sa » perte. Nous étions à moitié de tout ; il me semble » que je lui dérobe sa part. »

Il avait trente ans lorsqu'il perdit son ami. Son père, dont il parle toujours avec une tendre vénération, gémissoit sur les malheurs de son pays ; il ne concevoit pas d'autres sentimens sur la religion que ceux de ses aïeux. Dans sa vieillesse il crut devoir payer la dette d'un vrai Français, en combattant les nouveautés qui divisoient sa patrie,

avec cette simplicité d'une ame loyale qui croit que les armes des passions peuvent tomber à la simple voix de la raison. Il charge son fils de traduire et de publier un ouvrage composé depuis plus de 200 ans sur les dogmes du christianisme ; foibles armes contre le fanatisme et la guerre civile. Ce livre, monument ignoré d'une théologie subtile et quelquefois profonde, fut le premier ouvrage de Montaigne.

A cette époque les impressions religieuses avoient encore une grande énergie; elles causèrent en Europe une révolution que Montaigne jugea en homme sage, et qui mérite d'être observée dans ses rapports avec la civilisation.

Toutes les révolutions modernes ont un même principe ; elles semblent, par une sorte de fatalité, se reproduire à des époques régulières comme pour renouveler le monde ; mais elles sont toutes liées à la cause du christianisme qui, suivant la pensée de Montesquieu, a constitué la force et la perfection de l'ordre social ; et en effet ces révolutions ne se manifestent que dans les tems où il se trouve attaqué ou méconnu. Les trois premiers siècles présentent d'abord le spectacle imposant de la confédération du genre humain contre Rome idolâtre. Trois siècles après, Mahomet paroît, qui étend son glaive sur le monde ; l'Asie qu'il a subjuguée abandonne le christianisme ; elle tombe dans la barbarie. L'Europe est menacée ; mais Charlemagne relève le sceptre de Rome, et l'Europe est préservée de l'esclavage qui depuis a toujours flétri

l'Orient. Trois siècles encore, et les peuples entraînés par la puissance des émotions religieuses, se précipitent vers les rives du Jourdain ; l'Europe pèse sur un point de la Palestine, et l'Asie étoit délivrée s'il se fût trouvé un grand homme. Trois nouveaux siècles s'écoulent ; la ville de Constantin qui, par un schisme imprudent, s'étoit séparée de l'unité européenne, tombe avec la Grèce devant Mahomet second ; le terrible Soliman pénètre dans l'Italie, et l'Europe frappée d'aveuglement semble l'appeller à consommer sa ruine en déchirant de ses propres mains le pacte religieux qui étoit le principe de sa force. Heureusement elle trouva Charles Quint pour la défendre contre les barbares, et François I.er pour la défendre contre Charles Quint. Mais la réforme de Luther l'avoit divisée en deux camps ennemis qui, pendant trois siècles, ne posèrent presque jamais les armes ; et ces trois siècles se sont terminés enfin par la dissolution de l'état social, partout où le christianisme n'étoit plus qu'un vain simulacre.

La réforme de Luther n'a point été jugée encore avec la souveraine impartialité de l'histoire ; ainsi l'opinion d'un illustre contemporain ne doit être ni sans intérêt, ni sans autorité. Montaigne, en effet, qui n'a étudié l'homme avec tant de patience que pour dévoiler toute la profondeur de ses misères, et qui juge les fautes et les vertus sans prévention comme sans enthousiasme, qui, enfin, par l'indépendance autant que par la franchise de sa pensée, étoit enclin naturellement à la

censure de tout ce qui fut si violemment attaqué dans son siècle, sera cru sans doute s'il juge les réformateurs avec la plus énergique sévérité. Mais oublions des événemens qui appartiennent plus à l'histoire qu'à notre sujet, et suivons Montaigne qui va enfin se livrer au penchant de son génie.

Déjà il avoit quitté la magistrature. Il s'étoit marié à l'âge de 33 ans; et son père lui abandonnant le château de Montaigne à l'occasion de ce mariage, favorisa son goût pour la tranquillité, pour la retraite et pour la philosophie; mais en peu d'années il s'étoit vu frappé dans ses affections les plus chères: d'abord dans son ami, bientôt dans son père, dans ses enfans et dans sa patrie. A quarante ans la vie a peu d'illusions, et l'homme éclairé qui a le malheur de vivre dans un siècle corrompu, est naturellement porté à s'isoler, à se créer comme une solitude au milieu de lui-même. Le mépris que lui inspirent ses contemporains s'étend peu à peu sur tous les hommes; entouré d'erreurs, de scandales ou de crimes, s'il résiste à la contagion qui l'environne, peut-être il cessera enfin de croire à la vertu. Pareil à celui qui, appellé souvent au lit des mourans, n'aperçoit plus l'étincelle d'immortalité qui anime encore la poussière dont il ne voit que la dissolution : tel fut trop souvent Montaigne écrivant son livre des *Essais.*

Avant d'examiner ce livre extraordinaire qui nous représente l'homme sous des rapports si affligeans, qui nous montre le cœur humain enveloppé tout entier dans l'égoïsme, il faut peut-être

se demander quelle étoit la philosophie de Montaigne ; eut-il d'autre philosophie que le scepticisme, et enfin quel étoit le scepticisme de Montaigne ?

On a beaucoup vanté la puissance du doute : instrument utile s'il est sagement employé, c'est-à-dire s'il est uniquement appliqué aux sciences naturelles. Mais si vous le faites servir dans les choses morales, le scepticisme n'est plus qu'un instrument de destruction, à-peu-près comme ces verres merveilleux avec lesquels vous parvenez à dissoudre les diamans les plus purs. C'est ainsi en un mot que, sous le miroir destructeur du sceptique, les vérités morales les plus solides et les plus brillantes s'évanouissent.

Le scepticisme n'est qu'une foiblesse de l'esprit humain qui se courbe sous le poids des vérités qu'il ne peut supporter : triste systême de probabilité négative qui ôte à la vie toute sa dignité, toutes ses consolations et toutes ses espérances. Loin de moi, dira le sceptique, la pensée qu'un Dieu n'existe pas ! Moi, foible atôme, jetté dans les espaces de l'immensité, j'irois donner des bornes à l'infini ! Dieu existe sans doute et j'aime à le croire ; cet ordre si régulier, si universel, excite sans cesse mon admiration et doit être la manifestation extérieure d'une intelligence suprême ; mais pourquoi ne seroit-il pas une loi de l'univers lui-même, une modification nécessaire de cet univers, dont la seule existence me prouve aussi la nécessité..... Homme pusillanime ! suis du moins

le vol de ta pensée ; elle t'élevera malgré toi-même au-delà de cet univers qui ne pense point et qui ne peut t'avoir donné cette pensée qu'il n'a pas. Oui, dira-t-il encore, ma pensée prouve que l'homme est une créature intelligente, et mon ame est sans doute une émanation de la sagesse increée. Toutes ces espérances magnifiques d'immortalité plaisent à mon cœur et agrandissent mon imagination. Cependant qu'étois-je avant de naître? que serai-je après ma mort ? que devient cette ame dont la grandeur m'étonne, dont la foiblesse m'effraie tour à tour ? Elle fut créée sans doute pour être immortelle ; mais la matière ne peut-elle recevoir de son auteur cette faculté de penser qui enfin semble naître, se modifier et se dissoudre avec elle ?... Ah ! laissons de pareils doutes, résolus tant de fois. Ici la sagesse n'est pas de douter, mais de croire ; et sur ces grandes questions qui intéressent l'ordre, le bonheur et les destinées du genre humain, la *Raison*, dit Bayle lui-même, *n'est propre qu'à faire connoître à l'homme ses ténèbres, son impuissance et la nécessité d'une révélation.*

C'est ainsi que, dans le sein du paganisme, Platon demandoit si l'homme ne trouveroit pas enfin quelque promesse divine, quelque révélation, pour lui aider à traverser, comme sur un vaisseau qui ne craint point les tempêtes, la mer orageuse de cette vie ! Oui, divin Platon, elle existoit cette promesse céleste que tu invoquois par toute la puissance de ton génie ; elle étoit promise cette révé-

lation sans laquelle notre cœur et notre esprit s'égarent chacun dans un abyme ; et ton ame, qui pressentoit le christianisme avant qu'il fût notifié au monde, oui, ton ame étoit créée immortelle.

Mais tel ne fut point le scepticisme de Montaigne. En vain ses adversaires s'écrient que son génie *est de tout risquer, bon sens, religion, conscience, doctrine; pour faire valoir une pensée forte et une expression hardie.* Tous les reproches, et nous ne voulons pas même dissimuler les plus graves, tous les reproches d'impiété tombent devant ce fait avéré, que s'il a souvent écrit sur des matières spéculatives, suivant les maximes d'une philosophie purement payenne, il s'est toujours prononcé nettement sur sa religion ; et qu'en un mot il a vécu, il a pensé, il a écrit et il est mort en professant la foi de ses pères. Si l'évidence d'un fait aussi positif n'est pas démontrée par Montaigne lui-même, quel nom donner à cette franchise, à cette probité, à cette candeur qui l'a toujours caractérisé? Croira-t-on qu'il fut tour à tour impie comme Lucrèce, et superstitieux comme le plus obscur pélerin de Lorette? ou enfin devons-nous retrouver en lui ce Gnostique fameux qui, dans les murs d'Alexandrie, osant revêtir le double sacerdoce de l'idolâtrie et du christianisme, parvint à l'horrible bonheur d'envelopper son hypocrisie sous le manteau du génie et de la vertu?

Le devoir du panégyriste n'est point de faire l'apothéose de son héros, ni d'adorer téméraire-

ment jusqu'aux passions même de sa nouvelle divinité. Culte honteux et frivole, vous n'étoufferez point sa conscience. Heureux de trouver des vertus à célébrer, ou de nobles exemples à rappeler, il ne déguisera ni les foiblesses, ni les fautes, lorsqu'il en pourra tirer des leçons salutaires; et alors même il dira comme cet ancien : Je suis homme, et je ne sépare point un grand homme des erreurs de l'humanité.

Et ce seroit bien vainement que dans un éloge public il feindroit d'oublier tout ce que ce philosophe écrivit de condamnable. La voix des Pascal, des Nicole, des Mallebranche, de Montaigne lui-même et de tout l'avenir s'éleveroit contre lui. Louons donc Montaigne comme il voudroit l'être : il s'est représenté avec ses erreurs et avec ses fautes; imitons sa franchise, admirons son génie, aimons la noblesse de son ame, condamnons ce qu'il condamneroit lui-même.

Il est plus facile de louer ou de blâmer Montaigne que de l'entendre. L'un vantera sa candeur qui ne se dément jamais, l'ingénieuse application des pensées qu'il s'est appropriées, la liberté de son esprit, la variété de son style, la vivacité de ses images, l'abondance et la richesse de ses métaphores. Où trouver un jugement plus droit, une connoissance plus approfondie de nos inclinations et de nos misères? En nous faisant connoître les hommes avec toutes leurs foiblesses, en nous apprenant tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils peuvent, c'est lui qui nous apprend l'usage de la

bonne et de la mauvaise fortune. Ne semble-t-il pas né pour réformer les mœurs et redresser la raison? pour imprimer dans nos ames cette vigueur sans laquelle notre vie entière n'est qu'une onde qui s'écoule? Toujours entre la crainte et l'espérance, toujours entraînés par les flots de nos passions, ne trouvons-nous pas la sagesse sur les pas de Montaigne? n'est-ce pas lui qui nous montre le port où viennent expirer tous les orages? Mais écoutons d'autres moralistes aussi graves. Pourquoi, nous disent-ils sans cesse, les *Essais* de Montaigne plaisent-ils à notre esprit? ne seroit-ce point que le secret de sa vanité est le nôtre; que la mollesse de ses principes, le pyrrhonisme de ses opinions, son indulgence pour tous les plaisirs, son indifférence sur l'avenir, se trouvent toujours secrètement d'intelligence avec la corruption du cœur humain? *Quelle vanité de n'entretenir ses lecteurs que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladies, de ses vertus et de ses vices!* de ses vices, non pour les détester, mais pour les faire connoître. Il n'a d'autre morale que celle d'Epicure, et comme lui tous ses principes, toutes ses actions, toutes ses espérances ne se rapportent qu'à l'égoïsme. Comme lui ses maximes n'ont qu'une fausse élévation et sont indignes de l'homme, puisqu'il ne recherche la vertu que pour la volupté. Un ancien philosophe nous représente cette volupté comme la reine du monde, assise sur un trône, ayant pour esclaves les vertus, et ne les occupant qu'à la

servir et à repousser la douleur. Ne seroit-ce pas là Montaigne qui nous montre la sagesse ayant pour compagnes la Nature, la Fortune et la Volupté?..... Ah! pourquoi de pareils éloges ou de pareilles déclamations! Il seroit facile de les multiplier, et Montaigne n'en seroit pas mieux connu. Cherchons donc Montaigne dans lui-même; et pour trouver le secret de ses contradictions, n'oublions pas qu'il appartient tour-à-tour à la philosophie des peuples antiques et à la sagesse des peuples modernes.

Cicéron, déplorant comme lui les malheurs de son pays, s'écrioit dans le silence de la retraite: « O philosophie! seule capable de nous consoler, toi qui enseignes la vertu et qui domptes le vice, qui as inventé les lois, formé les mœurs et réuni les hommes, tu seras enfin mon asyle! et si en d'autres tems je n'ai suivi qu'en partie tes leçons, je m'y abandonne aujourd'hui sans réserve. Un seul jour passé en suivant tes préceptes est préférable à l'immortalité de quiconque s'en écarte! » C'est ainsi que Montaigne, fuyant la guerre civile, chercha un asyle dans le sein de la philosophie. Mais quel sera le systême où viendra se fixer l'indépendance de son esprit? D'abord il remonte jusqu'à l'antiquité; il y trouve des sages qui se disent insensibles à l'infortune et à la douleur, inébranlables devant les fureurs du crime et calmes sur les ruines du monde. Ces promesses magnifiques séduisent son ame généreuse: c'est ainsi, ô Caton, qu'il trouve ta mort sublime, et

qu'à ses yeux tu es le seul modèle que la nature ait choisi pour montrer le terme le plus élevé de la vertu. Mais son admiration pour ce grand homme devoit-elle l'entraîner jusqu'à l'apologie du suicide? Ah! sans doute nous admirons aussi celui que sa patrie en deuil et la postérité ont proclamé le dernier des Romains. Cependant plaignons la vertu, si elle a toujours besoin de prospérités ou d'honneurs, et si elle ne sait pas retrouver une patrie dans la divinité.

La mort est pour Montaigne un sujet inépuisable de réflexions vives et profondes. Il la considère sans cesse, il la touche, il veut pour ainsi dire vivre avec elle jusques dans le tombeau. Les maîtres du portique sont quelquefois moins austères que lui. Cependant sur un sujet si important il s'égare encore, et ses guides le mènent au suicide. Sans doute la mort n'est pas un mal, puisqu'elle est une partie nécessaire de l'ordre de la nature. « Mais, disoit Hiérocles d'Alexandrie, qu'est-ce que la loi? Qu'est-ce que l'ordre qui lui est conforme? Qu'est-ce que la vertu fondée sur cet ordre? La loi, c'est l'intelligence qui a créé toutes choses; l'ordre est le rang qu'elle leur a donné convenablement à leur dignité. » Ainsi la sagesse du paganisme elle-même condamne le suicide, puisque l'homme qui s'échappe de la vie, dérange l'*ordre* établi par l'*intelligence* qui l'a créé.

Montaigne a des opinions hardies sur la mort. Elles élèvent l'ame, et nous font regarder la dou-

leur, l'exil, la pauvreté, la captivité, comme des maux toujours indifférens, dès qu'ils ont un terme nécessaire. « L'un des principaux bienfaits de la vertu, dit-il, est le mépris de la mort. Elle est pour nous la vraie et souveraine liberté. » Mais il ajoute bientôt qu'elle est l'origine d'une autre vie. On ne doit donc pas prendre ses expressions dans le sens absolu, ni en conclure qu'il croyoit à l'anéantissement. Si tels étoient ses principes, malheur à nous qui, par des sophismes, chercherions à l'absoudre, ou qui, par des éloges imposteurs, voudrions consacrer une doctrine dont la profession publique a toujours été le signe et le présage de la dissolution sociale. Mais la postérité n'a point de pareils reproches à lui faire, et les stoïciens du christianisme l'ont jugé peut-être avec trop de sévérité sur ce point.

En Egypte on faisoit paroître au milieu des festins une grande image de la mort, et une voix crioit aux convives : *Bois et te réjouis, car tu mourras*. Les poëtes antiques mêloient souvent des pensées tristes et funèbres aux idées les plus gracieuses; enfin les Romains, pour se familiariser avec la douleur et la mort, faisoient combattre des gladiateurs autour de leurs tables somptueuses, et mollement couchés, ils voyoient couler jusqu'à eux de larges ruisseaux de sang : mais pourquoi, sage Montaigne, se plaire à citer ces exemples de l'antiquité? Combien la sagesse des tems modernes a inspiré des sentimens plus vrais et plus nobles! L'antiquité ne compte qu'un seul homme qui osa

mourir sans faste et avec une résignation religieuse. Parmi nous le vulgaire nous montre sans cesse des sages obscurs qui, comme Socrate, prendroient la coupe d'Anytus, et diroient comme lui en buvant la ciguë : « Passons courageusement par-là, si c'est par-là que les dieux nous conduisent et nous appellent. »

L'ostentation des maximes de l'ancienne philosophie a souvent séduit Montaigne. Parvenu sur les hauteurs les plus sublimes du stoïcisme, s'il ne dit point comme ses maîtres que le sage est heureux dans le taureau même de Phalaris, il ne croira pas du moins que ces doctrines austères puissent jamais être déshonorées par de lâches maximes dans ceux qui les professent. Il ne se trouvera point au milieu de ceux qui ne voient que la volupté d'Aristippe dans celle d'Epicure : La volupté enfin ne sera pour lui qu'une divinité généreuse qui, nourrissant la vertu dans son sein, lui apprend à jouer avec la pauvreté, la douleur et la mort. La vertu, disoit-il, est encore la *mère nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend seurs et purs. Si elle aime la vie, la beauté, la gloire, la santé, son office propre et particulier, c'est savoir user de ces biens là regléement et les savoir perdre constamment.* En vain les philosophes nous l'ont représentée au milieu des rochers, sur un mont presqu'inaccessible. « Ceux qui l'ont approchée, la tiennent au » rebours, logée dans une belle plaine fertile et » fleurissante..... On peut y arriver par des routes

» ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes,
» plaisamment et d'une pente facile et polie,
» comme est celle des voûtes célestes. Pour n'a-
» voir hanté cette vertu suprême, belle, triom-
» phante, amoureuse, délicieuse pareillement et
» courageuse, ayant pour guide nature, fortune
» et volupté pour compagnes, ils sont allez selon
» leur foiblesse feindre cette sotte image, triste,
» querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et
» la placer sur un rocher à l'escart, emmy des
» ronces : fantosme à estonner les gens. »

Est-il rien de plus séduisant que de telles images? Inaccessible au commun des hommes, la vertu ne semble-t-elle pas à la voix du philosophe descendre de ses hauteurs formidables et nous apporter la paix, la joie et les plaisirs! En effet, Montaigne voudroit que le nom de volupté, qui signifie plaisir, fût donné à la vertu qui n'exprime que la violence et la force. Mais ce plaisir, cette délectation délicieuse et pure qui naît quelquefois d'un généreux sacrifice, est-il toujours le prix de la vertu? Montaigne nous peint, il est vrai, la vertu, *courageuse* et *triomphante*; mais réponds-moi, noble admirateur des héros de l'antiquité: Etoit-ce la vertu ayant *pour guide la nature, pour compagne la volupté ou la fortune*, qui conduisoit Léonidas aux Thermopyles, qui retenoit Socrate dans les fers, qui ramenoit Régulus à Carthage? Etoit-ce là cette vertu *amoureuse* et *délicieuse* qui présenta le glaive à Caton, ou qui inspira ce blasphême à Brutus: «O vertu, tu n'es qu'un fan-

tôme! » Pour nous qui avons vu le chevalier d'Assas tombant sous la foudre qu'il pouvoit détourner, le pontife Belzunce et le jeune chevalier Rose au milieu des pestiférés de Marseille, nous chercherons à la vertu des compagnes et des guides plus nobles que la fortune et la volupté.

Quittons les systêmes ambitieux de Zénon et d'Epicure; en vain l'esprit de Montaigne s'y arrêtoit souvent avec complaisance, ils n'ont point fixé son cœur. Doué d'un jugement ferme et sûr, il semble se jouer à travers le dédale des antiques opinions; il feint d'y chercher le principe de la vérité; quelquefois se livrant avec confiance aux fausses lueurs du scepticisme, il s'avance, il court s'enfoncer dans un abyme; mais toujours il reparoît le flambeau de la raison à la main, qui l'éclaire et sur l'effrayante vanité de l'homme et sur tout ce qui forme la conscience du genre humain.

Cherchez en effet une vertu sur laquelle Montaigne n'ait pas eu le sentiment de tous les cœurs vertueux, une action éclatante sur laquelle la probité de son esprit se soit trompée. Montaigne stoïcien admire Caton expirant avec la république, mais le stoïcien disparoît lorsqu'il nous représente Timoléon à Corinthe, Posthumius à Rome, et la mère de Pausanias à Lacédemone. Il trouve toujours des expressions plus nobles, plus animées, plus pénétrantes lorsqu'il parle d'amitié et de générosité : vous sentez avec lui que la confiance, la magnanimité dans les périls, dans les offenses, dans toutes les circonstances pénibles ou dou-

teuses, offrent toujours plus de sureté et d'honneur que l'irrésolution, la vengeance et les petites passions qu'entraîne la dissimulation. S'il nous offre à ce sujet les réflexions les plus solides, il cite toujours les plus dignes exemples, et son ame se peint toute entière, lorsqu'il nous montre Alexandre qui se dévoue à la mort, parce qu'il ne sait pas soupçonner un ami; le grand duc de Guise qui pardonne à son meurtrier; Auguste demandant à Cinna son amitié; Jules César enfin qui, ayant tout fait pour désarmer ses ennemis, s'abandonne généreusement aux dieux et à la fortune. Ses pensées sont des maximes de constance et de courage, de bonne foi et de franchise même envers l'ennemi le plus perfide, de modération jusque dans la vertu, de désintéressement et de simplicité, de patience et de résignation dans la douleur, de dignité dans toutes les actions, de fidélité, d'amour ou de respect pour le prince et pour la patrie!

Mais il cherchoit vainement autour de lui les vertus qu'il trouvoit dans sa raison et dans son cœur. *Le siècle où nous vivons*, disoit-il avec amertume, *est si plombé, que l'imagination même de la vertu en est à dire :* Cependant ce siècle même tenoit encore à une des plus mémorables époques du monde.

L'imprimerie, la chute de l'empire d'orient, la découverte d'un nouvel hémisphère, la réforme de Luther avoient donné une grande impulsion à l'esprit humain; et si cette réforme n'eût pas brisé les

liens de la confédération européenne, l'Europe, par la puissance de sa civilisation et par la magnificence de son génie, eût présenté le plus imposant spectacle aux regards de la postérité. Mais le beau siècle de Léon X fut pour ainsi dire arrêté dans son cours ; les fureurs du fanatisme s'étendirent sur tout l'occident, et la France en fut particulièrement la victime. C'étoit alors que vivoit Montaigne. A sa naissance, il avoit vu l'aurore la plus brillante ; sa triste vieillesse n'apercevoit plus qu'une nuit sombre et terrible. L'ambition, l'avarice, la vengeance, la cruauté devenoient tour à tour légitimes. L'homme parricide, l'homme sacrilège, s'écrioit-il avec douleur, est donc parmi nous un homme de bien et d'honneur! Eh! faut-il s'étonner que Montaigne ait conçu presque du mépris pour l'espèce humaine, et que dans sa retraite il ait poursuivi nos misères et nos folies dans toute leur profondeur! Tels ont vécu Tacite et Juvénal, qui, n'ayant sous les yeux qu'une nature vile et corrompue, ont voulu la peindre dans son effrayante nudité *. C'est donc ainsi qu'il faut juger ces longues pages employées au récit de tant d'actions forcenées, de suicides, de dévouemens à la fatalité, de meurtres et d'assassinats faits avec plus ou moins de courage. Il voit dans tous ceux qui l'environnent la conscience étouffée par la force des passions et du crime ; il trouve les mêmes passions dans l'histoire, et sa

* Ch. 29, de la Vertu.

raison n'aperçoit plus dans la conscience que le vain ouvrage des institutions humaines. Il tâche à s'affermir dans cette pensée, qui n'est qu'un sophisme déplorable, et pour obscurcir ses propres lumières, il cherche en des relations souvent suspectes, il note, il rassemble toutes les coutumes bizarres, extravagantes et criminelles; copié depuis en cela par un écrivain trop célèbre, qui en a conclu comme lui que le juste et l'injuste n'existoient que par le caprice de l'usage ou des lois. Mais la conscience pourroit-elle ainsi se tromper elle-même? Si l'homme abuse de sa liberté; si sa conscience, qui n'est que la raison appliquée aux choses morales, se trouve enfin enchaînée par des habitudes déréglées, sera-t-il absous en montrant les chaînes qui l'accablent? Pourquoi donc ces longues énumérations de peuples qui vivent esclaves des coutumes les plus grossières, qui se livrent à la dissolution, à la cruauté, à l'idolâtrie, au parricide? L'homme de bien y opposera toujours le sentiment intime de la liberté, attribut nécessaire de l'intelligence. Montesquieu lui montrera partout les peuples d'autant plus près de la barbarie, qu'ils sont éloignés du christianisme. Enfin Montaigne lui-même avouera devant lui que les simples lumières naturelles ne suffisent plus au genre humain. . . . .

Oui, ce fut ainsi que Montaigne, après avoir parcouru le cercle vicieux de l'ancienne philosophie, fut cependant ramené par sa propre raison à la sagesse religieuse des modernes. Et que l'on

ne dise point que nous osons détourner le sens de quelques maximes souvent contradictoires ; le plus long traité de son livre est tout entier consacré à cette grande discussion. D'abord il considère l'homme seul, sans secours étranger, *armé seulement de ses armes et despourveu de la cognoissance divine qui est tout son honneur, sa force et le fondement de son estre.* Comparant nos facultés physiques à celles des animaux, combien l'homme lui paroît inférieur ! combien même l'invariabilité de leurs facultés *intellectives*, c'est-à-dire de leur instinct conservateur, semble l'emporter sur notre raison toujours variable ! Quelquefois sans doute il s'élance trop loin dans l'immense labyrinthe de ses opinions ; il humilie trop l'espèce humaine, et tous ceux qui la veulent borner aux simples facultés matérielles, semblent avoir puisé leurs argumens dans sa doctrine. Mais il s'avance toujours d'un pas ferme et sûr, il poursuit l'homme dans le fort de sa vanité ; après avoir battu en ruine systêmes, opinions, sciences, lois, mœurs et religion, opposé l'homme à l'homme, la raison à la raison, il le renverse et l'abaisse au-dessous même de la brute qui rampe à ses pieds, et il s'écrie avec un ancien philosophe : *O la vile chose et abjecte que l'homme*, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité ! *Mais*, ajoute-t-il comme jadis le divin Platon, *l'homme s'élevera si Dieu lui preste extraordinairement la main ; il s'eslevera abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et soulever par*

les moyens purement célestes. C'est à notre foi chrétienne, non à la vertu stoïque, de prétendre à cette divine et miraculeuse métamorphose.

Malgré ces déclarations si positives, déclarations que rien n'obligeoit Montaigne d'écrire et de multiplier dans son ouvrage, on l'a représenté comme le plus dangereux ennemi de la religion, et cette accusation méritoit sans doute un examen sévère. Une telle discussion pourroit-elle paroître frivole dans notre siècle? Ah! sachons respecter la mémoire de nos grands hommes : et lorsqu'il faut se prononcer entre l'imposture et la vérité des sentimens qu'ils professent, ne souffrons plus que la postérité puisse dire : Il exista en France une époque où une pareille alternative étoit indifférente.

Néanmoins, ce que nous venons d'écrire pourroit être contesté; on trouvera même facilement dans Montaigne toutes les opinions que l'on voudra lui attribuer, à-peu-près comme on trouve dans les nuages toutes les conceptions d'une imagination préoccupée. En effet, si vous ne le jugez que sur ses opinions de morale spéculative, toujours vous le trouverez ondoyant et divers; mais en morale positive ses principes sont invariables.

Depuis long-tems son livre est une source intarissable pour ses amis et pour ses ennemis; de graves écrivains y sont venus puiser quelquefois sans l'avouer. Les savans solitaires de Port-Royal y ont pris littéralement de solides argumens sur

des doctrines de théologie ; le génie de Pascal n'a pas dédaigné de fortifier ses pensées sur la religion de tout ce que notre philosophe a écrit sur le néant de la raison humaine ; d'autres moins heureux n'y ont cherché que l'erreur, et l'on peut y découvrir tous les paradoxes du philosophe de Genève sur les sciences, sur l'état de nature et sur l'éducation.

Montaigne qui vivoit dans le siècle des grandes découvertes faites en Amérique, raconte avec admiration tout ce que les voyageurs disoient des peuples sauvages : « *Ils passent leur vie*, dit-il, *dans une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque.* N'est-ce pas ainsi que Rousseau disoit : *l'homme qui médite est un animal dépravé*, comme si l'usage des facultés intellectuelles n'étoit pas l'*état* de nature pour l'être intelligent. De ce faux principe découlent nécessairement, contre les sciences, toutes ces vaines déclamations qui prouvent seulement qu'il est facile de revêtir un sophisme des couleurs de la vérité. Cependant Montaigne croyoit triompher en citant l'ignorance et les victoires des Ottomans qui venoient de renverser Bysance, et qui déjà se trouvaient en Italie ; mais les barbares ne sont-ils pas sur le point d'être chassés au-delà du Bosphore par les nations civilisées ! Il ne faut plus sans doute chercher dans les sciences la cause de l'affoiblissement des Empires ; elle ne se trouve que dans la mollesse des gouvernemens et dans

la fausse direction donnée à l'éducation publique. C'est par l'éducation, en effet, que le monde se renouvelle, et c'est dans les épreuves d'une éducation forte et généreuse que les grandes ames se préparent. Aussi Montaigne, témoin des agitations de la France et de l'Europe entière, vouloit que, dès le berceau, l'enfance fût préparée aux nobles destinées de l'homme; observer ses premiers mouvemens, repousser la mollesse domestique, favoriser le développement du corps, voilà pour le premier âge. L'enfant devra *étudier*, non pour acquérir la science, mais la sagesse. Des exercices pénibles roidiront ses muscles, et le rendront insensible à la peine et à la douleur. Il s'accoutumera au silence et à la modestie. Des voyages étendront son jugement, régleront son imagination, détruiront ses préjugés. Il verra les usages, les lois et les mœurs; le monde sera son livre, l'histoire et les voyages lui apprendront la véritable philosophie, le but de l'étude et la limite de ce qu'il faut savoir ou ignorer. Les passions, les vertus, les vices tour à tour paroîtront et s'animeront devant lui; enfin il connoîtra, non par de stériles définitions, mais en réalité, le courage et l'opprobre, la modération et l'injustice, la servitude, la licence et la liberté. Alors et quand il saura tout ce qui apprend à bien vivre et à mourir, l'étude des sciences pourra succéder à celle des mœurs; tel est en général le plan de Montaigne, où l'on trouve presque tout l'Emile de Rousseau; mais l'examen de ce qui est commun

à ces deux philosophes s'éloigne de notre sujet, et l'expérience a jugé souverainement leurs théories.

L'éducation comprend les rapports de l'homme envers lui-même, envers la société, envers son auteur; ainsi tout systême qui omettra l'un ou l'autre, sera nécessairement vicieux. Tels sont ceux de Montaigne et de Rousseau qui, trop souvent, ont considéré leur élève hors de l'état social; qui, tous deux, méprisèrent l'étude et les sciences, et qui, tous deux enfin, négligèrent entièrement l'éducation religieuse.

L'homme cependant n'existe que par la pensée et par l'ordre social; par la pensée qui seule peut l'élever au-dessus des animaux; par l'ordre social dont les principes sont essentiellement émanés du ciel! Eh! comment la culture de la pensée pourroit-elle être séparée de l'éducation publique? Hélas! le prestige d'une imagination vive et d'une éloquence déréglée entraîna trop loin les admirateurs de ces deux philosophes, et l'on oublia trop long-tems que le siècle de Louis XIV avoit brillé sur la France; mais après avoir éclipsé les beaux siècles de Périclès et d'Auguste, la France n'affectera plus un superbe dédain pour leurs immortels génies, et l'aurore de nos enfans pourra s'embellir encore de tous les enchantemens de la Grèce. Je ne sais quel charme rappelle toujours notre imagination sur les rives poëtiques du Céphise et sur les sommets brillans d'Aonie. Oui, Athènes règne toujours par la puissance des souvenirs, et son ombre, qui s'élève sans cesse plus majestueuse

sur la profondeur des siècles, semble enfin se consoler en voyant les jeunes Français admirer les titres de sa gloire, et se préparer peut-être à venger ses outrages.

La culture de l'esprit sera donc à jamais inséparable de l'éducation publique. Cependant, malgré les erreurs de Montaigne et de son disciple, leurs ouvrages contiennent des préceptes d'une grande sagesse pour l'éducation domestique. Tous deux, par une destinée commune, ils eurent de nombreux adversaires et de nombreux admirateurs : succès qui prouve, sans doute, un génie et des fautes extraordinaires ; il faut donc les consulter avec une sage défiance, et ne les confier surtout qu'à l'expérience et à la raison.

Mais, pour ne parler que de Montaigne, son livre, comme il le dit lui-même, est un livre *de bonne foi*. C'est lui-même et lui seul qu'il a voulu peindre en sa *façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice*. Ses lectures et ses études, ses affections, ses goûts, ses caprices, enfin ses actions les plus familières, tout de lui se trouve en cet ouvrage. On peut le blâmer, et avec raison, d'avoir occupé la postérité de choses qu'il ne devoit même pas confier à ses plus intimes amis. Laissons-le se justifier par l'autorité de quelques exemples respectables, et supprimons les objections légitimes qu'on lui oppose. Un reproche plus grave attire l'attention de l'homme de bien : c'est l'extrême licence de ses expressions. Pourquoi tous ces tableaux, que son âge au moins

devoit lui interdire ! Si la sagesse est le vêtement des vieillards..... Je m'arrête enfin, ô Montaigne ! pardonne au plus sincère de ceux qui t'aiment et t'admirent ; oui, que ta franchise pardonne à la mienne, si tu me vois détacher ici quelques feuilles de la couronne que je t'avois destinée.

Mais on cherchera peut-être à excuser notre philosophe par les exemples et les mœurs de son tems. En effet, il est des langues, suivant l'expression de Boileau, qui ont le privilège de braver l'honnêteté. Les Italiens, à la renaissance des lettres, imitèrent trop souvent Horace, Pétrône et Juvénal dans leur extrême liberté. Léon X et Clément VII, Henri VIII et Charles Quint comblèrent de faveurs et de récompenses Pierre Aretin, dont la vie et les écrits furent le triomphe perpétuel de l'impudence, et ses ennemis l'accablèrent de satyres aussi obscènes que ses ouvrages. On pourroit citer d'autres auteurs fameux, qui furent même décorés de la pourpre, et à qui les réformateurs ne reprochèrent jamais leurs écrits licencieux. Tel étoit le siècle où vécut Montaigne. Ses voyages en Italie et l'exemple ont sans doute égaré son jugement ; d'ailleurs la langue sortoit à peine de la barbarie ; la liberté des expressions n'avoit encore point de limites, et même elle se maintint jusques au siècle de Louis XIV, sans exciter de trop vives réclamations.

Le goût est dans les arts ce que la conscience est en morale. Le goût est la conscience de l'esprit ; mais sa perfection est inséparable de la perfection de l'état social. Si un peuple est encore dans son

enfance, les mœurs plus simples, plus familières, ont une expression plus naïve. Les mœurs peuvent être pures et le langage peu décent. Les passions, les sentimens, s'expriment par des images vives et des métaphores hardies. L'imagination tient lieu de la pensée; elle emploie toute la nature à peindre des sensations; tels les anciens hiéroglyphes, langage qui ne peut plus exister, et dont l'intelligence ajouteroit sans doute peu de choses aux connaissances humaines. Cependant les facultés intellectuelles se développent et s'étendent, les peuples se dépouillent de leur enfance, et leurs idées s'élèvent à l'ordre moral. Bientôt de nouvelles expressions sont créées avec la pensée qui entre enfin dans son immense domaine. Peu à peu les images sensibles disparoissent, et à mesure que le langage de la pensée se fortifie, celui de l'imagination s'affoiblit, ou plutôt se modifie par le goût qui s'épure. Telle fut l'histoire de la littérature chez tous les peuples, et particulièrement en France où elle devint parfaite dans le tems même que l'état social parvint à sa perfection.

Considéré sous ces rapports généraux, le livre de Montaigne est le plus précieux monument d'un peuple qui sort de l'enfance, et qui s'avance à grands pas dans la civilisation. Mais nous ne pourrions revenir à un tel ordre d'idées et d'expressions, sans éprouver toutes les révolutions politiques et morales qui ont conduit les Gaulois, de la civilisation romaine à l'ignorance des barbares, et de la barbarie à une civilisation nouvelle.

Un apologiste de Montaigne a pourtant regretté que notre langue n'ait pas conservé le caractère que lui imprima ce philosophe. Il osa dire que *louer Pascal d'avoir deviné la langue, c'étoit le déclarer chef ou complice de ses corrupteurs, et que, pour recouvrer ses forces, il faudroit qu'elle rétrogradât de deux siècles.* Un pareil sophisme n'a plus besoin de réfutation ; si nous recouvrons l'immense supériorité conquise par notre littérature dans le siècle où vécut Pascal, ce ne peut être en copiant Amyot ni Montaigne, mais en recouvrant les grands principes qui alors ont préparé cette noble conquête. La langue est fixée, elle ne peut ni rétrograder ni se modifier sans cesser d'être ; et elle reviendra toujours à sa pureté primitive, tant que la France sonservera inaltérable le principe de sa force, c'est-à-dire l'unité politique et religieuse, parce qu'alors sa littérature, loin d'égarer la pensée publique, sera toujours en harmonie avec des institutions parfaites.

Ainsi Montaigne ne peut devenir un modèle pour notre langue ; mais nous n'appliquerons point à son style les règles ordinaires de la critique, et ce n'est point à nous d'imiter ses contemporains qui lui réprochèrent de les avoir oubliées. Sans doute on ne peut justifier sa marche toujours irrégulière. Il commence à peine un discours et dès l'entrée même il s'égare. Il ressemble à celui qui abandonne le tronc d'un arbre pour s'attacher à une branche voisine qu'il abandonne encore

pour une plus petite, et successivement de ramifications en ramifications jusqu'aux dernières feuilles. En effet, les dissertations de Montaigne ne tiennent souvent à son sujet que comme la feuille au tronc de l'arbre. Mais supprimons des réflexions souvent renouvelées et toujours inutiles. La critique s'emploie quand le goût est fixé, jamais pour ces ouvrages que le tems a consacrés, et qui sont devenus des monumens. Ne seroit-il pas ridicule de juger *Le Dante* sur la poétique d'Aristote ? Appliquez cette observation à Montaigne ; sa philosophie seule appartient à la discussion publique.

Lorsque Montaigne publia son livre des *Essais*, le vulgaire l'accueillit d'abord assez froidement ; bientôt Juste Lipse le fit connoître, et ne trouva point d'expressions assez vives ni assez magnifiques pour louer l'auteur et l'ouvrage. Il le nommoit le Thalès français ; il le plaçoit au-dessus des sages de la Grèce ; il le conjuroit d'écrire encore ; il l'accusoit d'indifférence pour la véritable gloire. Au moins, lui écrivoit-il, considérez les misères de l'homme, si vous dédaignez l'immortalité. De pareils éloges, donnés par un écrivain très-célèbre, étendirent bientôt la renommée de son héros ; et les Essais furent connus dans tous les pays où les lettres étoient florissantes. Alors les malheurs de la France et des infirmités douloureuses le déterminèrent à voyager. Il fut devancé en Allemagne et en Italie par une grande célébrité.

Le journal de son voyage n'a été découvert que

deux siècles après sa mort; il est tout entier de sa main, et, sans fournir des détails très-curieux, il peut servir mieux que les Essais à faire connoître Montaigne et son caractère un peu trop personnel. Occupé d'une santé toujours souffrante, il avoit déjà visité les eaux minérales de la France. Il passe en Lorraine et delà en Suisse; enfin il arrive en Italie.

Cette belle contrée, éternellement vouée au génie de la gloire ou du malheur, étoit alors enrichie des travaux de Palladio et de Vignole, de Michel Ange et de Raphaël, de Jules Romain, du Corrège, du Titien et de Paul Véronèze. Comment ne lui inspira-t-elle aucun sentiment, aucune pensée sur sa gloire antique et sur les nobles efforts des Médicis pour lui assurer l'indépendance politique ou du moins la souveraineté des arts? Son journal n'est rempli que de minutieux détails sur les soins de sa santé et sur les honneurs qu'il reçut à son passage. En un mot, Florence, Bologne, Ferrare, l'Italie entière ne lui présentent que de muets monumens. Cependant l'aspect de Rome lui arrache un cri sublime de surprise et d'effroi. » Ce ne sont point là, dit-il, les ruines de Rome, » mais son sépulcre. Le monde, ennemi de sa » domination, avoit premièrement brisé et fra» cassé toutes les pièces de ce corps admirable; » et parce qu'encore tout mort, renversé et défi» guré, il lui faisoit horreur, il en a ensevely la » ruine mesme. » Non, l'éloquence humaine n'a point été au-delà de ce magnifique tableau, et le grand Bossuet pouvoit seul l'égaler.

Grégoire XIII régnoit alors, pontife plus occupé d'établissemens et d'ouvrages publics, que de beaux-arts et d'antiquités. Montaigne parle de lui avec respect. « Ce grand pape, dit-il, est grand aumônier, je dis hors de toute mesure. » Quoique l'affreuse journée de la Saint-Barthelemy soit arrivée sous son pontificat, on sait, par le témoignage des plus sévères historiens de la réforme, qu'il refusa d'approuver le plan qui lui fut présenté de la ligue, et renvoya les députés sans réponse. Il reçut Montaigne avec de grands égards; et quoique déjà la censure eût condamné ses Essais, le maître du sacré palais pria le philosophe français de ne point faire usage de cette censure, avouant ingénuement qu'elle contenoit plusieurs choses sur lesquelles on ne l'avoit pas bien compris; mais, ajouta-t-il, on savoit *honorer* ses intentions *et son affection envers l'Eglise*: enfin *l'on estimoit tellement sa franchise et sa conscience, que l'on s'en remettoit à lui-même de retrancher dans son livre ce qu'il y trouveroit de trop licencieux, et entr'autres choses les mots de fortune.*

Il avoit souhaité vivement le titre de citoyen romain. « J'employai, dit-il, mes cinq sens de nature pour l'obtenir, ne fût-ce que pour l'ancien honneur et religieuse mémoire de son autorité. J'y trouvai de la difficulté; toutefois je la surmontai. » En effet le diplôme lui en fut délivré dans les termes les plus magnifiques. « C'est un titre vain, ajouta-t-il; tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. »

Il fit deux fois le voyage de Rome pendant son séjour en Italie. Après le premier, il se rendit à Lorette, et ce fut un vrai pélerinage. Il y consacra un *ex voto* pour lui, pour sa femme et pour sa fille unique; enfin il y accomplit des actes de piété qui prouveroient une fausseté révoltante, s'ils n'étoient le témoignage irrécusable de sa religion. Il retourne à Rome, et le jour même de son arrivée, il reçoit des jurats de Bordeaux la nouvelle de son élection à la charge de maire, occupée par le maréchal de Biron. Indifférent aux dignités publiques, Montaigne accepta celle-ci malgré lui; mais elle étoit l'expression honorable de la confiance et de la vénération d'une grande et noble cité, il quitta l'Italie pour se rendre aux vœux qui l'appelloient dans sa patrie.

Son administration eut moins d'éclat que de sagesse. Ennemi de toute innovation, attaché à son pays plus encore par raison ou par *affection légitime*, que par sentiment ou enthousiasme, il se trouvoit au milieu des partis qui se disputoient la France, comme Atticus parmi les Romains. Il se conduisit enfin dans l'exercice de sa charge avec un systême de calme et de *muette* tranquillité qui ne pouvoit réussir qu'à lui : plus ami, disoit-il, d'une prudente obscurité, que d'une brillante mais orageuse renommée. Cependant il fut réélu; honneur qui avant lui ne fut accordé qu'à deux de ses prédécesseurs. Il fut remplacé par le maréchal de Matignon. « Je m'assure, disoit-il en se retirant, ne laisser ni offense ni haine.

Son caractère étoit si bien connu, que sa maison fut très-long-tems respectée pendant les guerres civiles; et lui-même s'étonne que sous de si grands orages elle fût demeurée *vierge de sang* et de pillage; mais il s'indignoit de ne devoir ce privilège qu'à sa prudence ou à la fortune, plutôt qu'à la justice et à la protection des lois. « Il faut vivre, disoit-il, par droit et par autorité, non par récompense ni par grace. » Enfin la fortune même cessa de l'épargner. Plusieurs fois il courut les plus grands périls. Tous les partis l'accabloient tour à tour. Il ne dut sa conservation et sa délivrance en plusieurs occasions très-périlleuses, qu'à la franchise de sa physionomie et à l'assurance qu'il témoignoit au milieu même de ses ennemis : « peu défiant, dit-il, et ne pouvant croire aux inclinations perverses et dénaturées. » Cependant le sentiment des maux publics parvenu jusqu'à son cœur, lui arrache des plaintes douloureuses et amères. Combien de fois alors les armes et les appuis de la philosophie lui parurent foibles pour apprendre à souffrir ! *car la pensée nous affaisse bien plus que le malheur.* Néanmoins il souffroit avec une résignation stoïque. Souvent il prenoit plaisir à imaginer tous les maux extrêmes qui pouvoient l'accabler. Environné de désastres et de brigandages, il s'occupoit, quand l'heure du sommeil étoit venue, à composer avec la fortune pour supporter sans effroi et *sans langueur* les dangers de la nuit. « Dans cette pensée (il parle lui-» même) je me plonge la tête baissée stupidement

» dans la mort, sans la considérer et la recognoî-
» tre, comme dans une profondeur muette et
» obscure qui m'engloutit d'un saut et m'étouffe
» en un instant d'un puissant sommeil, plein d'in-
» sipidité et d'indolence; et en ces morts courtes
» et violentes, la conséquence que j'en prévois
» me donne plus de consolation, que l'effet de
» crainte. »

Ces paroles énergiques, prises dans un sens absolu, doivent être sans doute jugées sévèrement : aussi des auteurs célèbres qui les ont citées, accusoient Montaigne d'un mépris horrible pour la vie et pour nos plus sublimes espérances. Mais puisqu'il ne s'agissoit plus ici d'une spéculation purement philosophique, et puisque l'accusation tomboit sur un sentiment réel et personnel, pourquoi ne pas avoir jugé Montaigne sur sa pensée toute entière? Pourquoi ce passage si fameux l'isolez-vous au milieu de ceux qui le suivent et le précèdent? Rétablissez-le tel qu'il est dans son livre, alors, et loin de mériter l'anathème prononcé par les solitaires de Port-Royal, la religion de l'auteur que l'on accuse ici d'impiété est prouvée jusqu'à l'évidence.

Les maux qu'il souffroit devinrent si extrêmes et si multipliés, qu'il cherchoit déjà parmi ses amis ceux auxquels il pourroit commettre sa vieillesse. Une telle résolution étoit aussi honorable pour lui que pour eux, puisqu'au milieu des vices de son tems il croyoit toujours à l'amitié. « Mais pour se laisser
» tomber de si haut, il faut que ce soit entre les

» bras d'une affection solide, vigoureuse et for-
» tunée. » Pouvoit-il trouver un autre la Boëtie?

L'homme juste et affermi dans la sagesse, lui disoient alors les anciens, est inébranlable au milieu des tempêtes publiques : si les flots, si le glaive, si la foudre doivent l'atteindre, ils ne sauroient l'étonner; et si le monde brisé pouvoit se dissoudre en éclats, ses ruines le frapperoient immobile. Armé de ces principes stoïques, il résolut de se fier à lui-même et à lui seul : jugeant enfin que l'adversité ne pouvoit qu'être un mal extérieur à l'homme, il considère ses malheurs comme d'utiles inconvéniens qui le ramenoient à lui-même : Ils m'ont raffermi, disoit-il généreusement, *comme lorsqu'il faut rebattre et resserrer à bon coups de mail un vaisseau qui se déprend, se descout, qui s'eschappe et desrobe sous soy.*

L'auteur d'Emile pensoit que le siècle des grandes révolutions approchoit, et que, par une éducation vigoureuse, il falloit prévenir la jeunesse contre les fureurs et l'inconstance de la fortune. Ainsi Montaigne qui lui inspira cette pensée, observant l'effroyable confusion qui depuis trente années tourmentoit son pays, et assistant pour ainsi dire au lamentable spectacle de la mort publique, préparoit son ame à de nouvelles calamités : triste espérance qui ne fut pas même trompée. Au milieu de ses disgraces politiques, sa maison et le pays eurent à souffrir d'une peste extraordinaire, et il représente avec son énergie accoutumée ce terrible fléau : Les familles errantes, les maisons abandon-

nées, les travaux interrompus, la terre sans culture et sans moissons : bientôt le mépris de la vie, succédant à la consternation ; enfans, jeunes gens, vieillards, ne s'occupant maintenant que du soin de ne pas servir de pâture aux animaux de proie, et creusant eux-mêmes leur sépulcre : quelques-uns même s'y plaçant librement avant la mort, pareils à ces soldats romains qui, après la bataille de Cannes, se plongeoient vivans et s'étouffoient dans la terre qu'ils renversoient sur eux de leurs propres mains. Ce désastre enfin se dissipa ; Montaigne, après avoir trouvé le calme qui naît de la force de l'ame, recouvra aussi la paix dans ses foyers, et il s'en servit pour revoir ses *Essais* qu'il publia de nouveau.

On le pressoit alors d'écrire l'histoire de son tems, et il avoue que, pour toute la gloire de Salluste, il n'auroit pas voulu l'entreprendre. Hélas ! en reportant sa pensée vers ces années funèbres qui ont précédé le règne de Henri IV, en voyant le flambeau du génie éteint dans le sang des peuples, il pouvoit dire comme Tacite au commencement du règne de Trajan : « L'espérance enfin nous ranime ; un nouveau siècle commence pour le bonheur du genre humain. Cependant par une destinée inséparable de notre foiblesse, toujours les remèdes sont plus tardifs que les calamités. Nous croissons lentement et la mort nous frappe avec une rapidité infatigable. Ainsi se flétrissent le génie et les arts ; mais que de soins difficiles pour les rendre à leur premier

état ! Que sera-ce enfin si, pendant trente années, espace qui occupe la vie presque toute entière, les hommes les plus vertueux et les plus mémorables sont tombés moissonnés par les fureurs civiles! Pour nous, qui survivons à ces grands hommes et à nous-mêmes, lorsque nous retranchons ces funestes années de notre existence, il nous reste à peine l'enfance et la vieillesse; et devenus presque tout à coup vieillards, déjà nous touchons en silence aux dernières bornes de la vie. »

Tel pouvoit être le langage de Montaigne après ses malheurs et ceux de son pays. Cependant il retrouva, dans ses dernières années, le bonheur de sa jeunesse, l'amitié. Il étoit à Paris, lorsqu'une femme déjà célèbre, Marie Lejars, demoiselle de Gournay, vint le trouver avec sa mère, toutes deux amenées chez lui par le bruit de sa renommée. Il les reconduisit dans leur château; il y séjourna plusieurs mois, et il y contracta des liens qui ont charmé le peu de jours qu'il devoit encore passer sur la terre. Mademoiselle de Gournay devint sa fille adoptive : heureuse adoption qui a rendu son nom immortel ! et Montaigne en parle toujours avec une douce complaisance. Au nom de sa *fille d'alliance*, il retrouve les expressions de son ancienne amitié. « Elle est aymée de moi, dit-il, » beaucoup plus que paternellement....... je ne » regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence » peut donner présage, cette ame sera quelque » jour capable des plus belles choses, et entr'au- » tres de la perfection de cette très-sainte amitié

» où nous ne lisons point que son sexe ait pu » monter encore. » Il ne fut point trompé dans son espérance ; mais il devoit à peine jouir de son bonheur.

Depuis long-tems accablé d'une infirmité douloureuse, il opposoit en vain la patience et toute la force de son ame. On n'avoit alors ni les secours de l'habileté, ni les succès de l'expérience pour le délivrer de ses tourmens. Il fallut succomber dans un âge où la vieillesse n'est point encore. Mais la mort, objet perpétuel de ses méditations, ne put le surprendre. Elle se présenta, Montaigne la reçut sans crainte et sans faste ; la religion qui avoit béni son berceau, le conduisit elle-même jusqu'au bord de la tombe. Environné de ses proches, de son épouse et de sa fille, il reçoit leurs tendres adieux ; il s'offre lui-même sur l'autel qu'il a fait élever près de son lit funèbre ; et dans ce moment auguste où s'achève l'ineffable mystère de l'union de Dieu et des hommes, il exhale son dernier soupir.

Montaigne, né sous le règne de François I.er, mourut dans les premières années du bon Henry IV. Le tableau de son caractère, de son esprit et de ses vertus, il l'a tracé lui-même pour la postérité ; ses traits n'avoient rien de bien élevé, mais il s'y trouvoit une certaine grace qui est toujours l'expression de la franchise et de la bonté ; si la mort qui le saisit au sortir de la maturité, l'enleva trop tôt à sa famille et à son pays, il vécut, sans doute

assez pour la gloire ; et si les vrais biens sont dans une ame saine, Montaigne fut heureux. Les honneurs ne manquèrent point à sa vie. Son roi lui donna des marques glorieuses de son estime ; Rome le reçut au nombre de ses citoyens ; il fut le premier magistrat d'une cité, qui eût été célèbre même chez les anciens ; que pouvoit de plus l'inconstance de la fortune ! Ses biens suffisoient noblement à sa famille, et il dédaigna de les accroître. Sa jeunesse fut couronnée par un sentiment sublime ; sa vieillesse fut consolée par une alliance d'amitié, de piété filiale et de génie. Ses amis, sa femme, sa fille, espérance d'une maison toujours illustre, adoucirent ses derniers momens, et du bord de la tombe il put voir briller l'aurore de bonheur qui s'élevoit sur sa patrie.

Deux siècles ont pesé déjà sur la tombe de Montaigne, et sa renommée n'a fait que s'accroître. Si le marbre et l'airain assuroient l'immortalité, il faudroit sans doute regretter que son image n'ait pas encore été placée au milieu de ces antiques philosophes qu'il prenoit pour modèles ; mais il s'est élevé lui-même un monument plus durable que l'airain, monument qui subsistera autant que les passions humaines. Cependant, lorsque des hommages publics sont demandés pour sa mémoire, l'éloge le plus digne de lui étoit sans doute l'expression de la vérité. Si donc, soulevant la pierre qui couvre sa poussière, il apparoissoit tout-à-coup au milieu des sages qui vont couronner son heureux panégyriste, oui, Montaigne, tu